

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

RICHARD III

WILLIAM SHAKESPEARE

Drame historique — 1593

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

RICHARD	314 rép.	SHÉRIF	3 rép.
BUCKINGHAM	92 rép.	BLUNT	3 rép.
REINE ÉLISABETH	56 rép.	PRÊTRE	2 rép.
HASTINGS	48 rép.	GREFFIER	2 rép.
LADY ANNE	43 rép.	SECOND COURRIER	2 rép.
ÉLISABETH	43 rép.	QUATRIÈME COURRIER	2 rép.
STANLEY	41 rép.	CHRISTOPHE	2 rép.
PREMIER ASSASSIN	38 rép.	OXFORD	2 rép.
CATESBY	35 rép.	SPECTRE DU PRINCE ÉDOUARD	2 rép.
CLARENCE	34 rép.	SPECTRE DE HENRY VI	2 rép.
MARGUERITE	26 rép.	SPECTRE DE CLARENCE	2 rép.
DUCHESSE	25 rép.	SPECTRE DE HASTINGS	2 rép.
DEUXIÈME ASSASSIN	23 rép.	CARDINAL BOURCHIER	1 rép.
RATCLIFF	21 rép.	GENTILSHOMMES	1 rép.
RIVERS	19 rép.	PREMIER GENTILHOMME	1 rép.
PRINCE	19 rép.	UN GENTILHOMME	1 rép.
BRAKENBURY	17 rép.	ÉLISARETH	1 rép.
COURRIER	16 rép.	GLOCESTER	1 rép.
RICHMOND	15 rép.	FILS DE CLARENCE	1 rép.

EDOUARD	13 rép.	DEUX CITOYENS	1 rép.
TYRREL	11 rép.	UN COURRIER	1 rép.
TROISIÈME CITOYEN	10 rép.	VAUGHAN	1 rép.
DORSET	9 rép.	RICHARD DE GLOCESTER	1 rép.
REINE MARGUERITE	9 rép.	RUCKINGHAM	1 rép.
NORFOLK	9 rép.	TOUS	1 rép.
MAIRE	8 rép.	REINE ÉLISARETH	1 rép.
GREY	7 rép.	JAMES BLUNT	1 rép.
FILS	7 rép.	HERBERT	1 rép.
PREMIER CITOYEN	7 rép.	SURREY	1 rép.
ANNE	7 rép.	RATCLIFF	1 rép.
DEUXIÈME CITOYEN	6 rép.	SPECTRES DE RIVERS	1 rép.
DEUX ASSASSINS	5 rép.	SPECTRE DE RIVERS	1 rép.
PAGE	4 rép.	SPECTRE DE GREY	1 rép.
TROISIÈME COURRIER	4 rép.	SPECTRE DE VAUGHAN	1 rép.
LORDS	3 rép.	TROIS SPECTRES	1 rép.
SECOND ASSASSIN	3 rép.	SPECTRES DES DEUX JEUNES PRINCES	1 rép.
FILLE	3 rép.	DEUX SPECTRES	1 rép.
ENFANTS	3 rép.	SPECTRE DE LA REINE ANNE	1 rép.
LORD MAIRE	3 rép.	SPECTRE DE BUCKINGHAM	1 rép.
CARDINAL	3 rép.	FIN DE RICHARD III	1 rép.
LOVEL	3 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Londres. Une place.)

RICHARD

— Frère, bonjour ! que signifie cette garde armée — qui accompagne votre grâce ?

CLARENCE

Sa majesté, — s'intéressant à la sûreté de ma personne, m'a donné — cette escorte pour me conduire à la Tour.

RICHARD

— Et pour quelle cause ?

5

CLARENCE

Parce que mon nom est George.

CLARENCE

— Oui, Richard, quand je le saurai : car je proteste — que je n'en sais rien encore. Mais, autant que j'ai pu le comprendre, — il écoute des prophéties et des rêves ; — il arrache la lettre G de l'alphabet, — en disant

qu'un sorcier l'a prévenu — que sa lignée serait déshéritée par G, — et, 10
parce que mon nom de George commence par G, — il en conclut dans sa
pensée que ce serait par moi. — Ce sont ces sornettes-là, m'a-t-on dit, et
d'autres pareilles — qui ont décidé son altesse à me faire mettre en pri-
son.

RICHARD

— Ah ! c'est ce qui arrive quand les hommes sont gouvernés par des 15
femmes. — Ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, — Clarence,
c'est milady Grey, sa femme ; c'est elle — qui l'entraîne à ces extrémités.
— N'est-ce pas elle, et ce respectable bonhomme, — Antony Woodville,
son frère, — qui lui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour — d'où il
sort aujourd'hui même ? — Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, 20
nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE

— Par le ciel, je le crois, il n'y a de sécurité pour personne, — que pour
les parents de la reine et pour les messagers nocturnes — qui se dé-
mènent entre le roi et mistress Shore. — N'avez-vous pas su quelles
humbles supplications — lord Hastings lui a adressées, à elle, pour sa 25
délivrance ?

BRAKENBURY

— Je supplie vos grâces de me pardonner. — Sa majesté m'a formelle-
ment commandé — de ne laisser aucun homme, de quelque rang qu'il
soit, — avoir un entretien particulier avec son frère.

RICHARD

— Vraiment ! s'il plaît à votre révérence, Brakenbury, — vous pouvez 30
prendre part à tout ce que nous disons. — Nous ne parlons pas en
traîtres, l'ami ! nous disons que le roi — est sage et vertueux, et que la

noble reine — est nantie d'un bel âge, qu'elle est blanche et pas jalouse.
— Nous disons que la femme de Shore a le pied joli, — la lèvre cerise, —
l'œil charmant, et le langage plus qu'agréable ; — enfin que les parents
de la reine sont des gentilshommes achevés. — Qu'en dites-vous, mon-
sieur ? Pouvez-vous nier tout cela ? 35

BRAKENBURY

— Je n'ai rien à faire moi-même, milord, avec tout cela.

RICHARD

— Rien à faire avec mistress Shore ? Je te le dis, camarade, — celui qui a
quelque chose à faire avec elle, hormis un seul, — aura raison de le faire
dans le plus grand secret. 40

BRAKENBURY

— Hormis un seul ! qui donc, milord ?

RICHARD

— Son mari, faquin ! Voudrais-tu me trahir ?

BRAKENBURY

— Je supplie votre grâce de me pardonner, et aussi — d'interrompre cet
entretien avec le noble duc. 45

CLARENCE

— Nous connaissons tes devoirs, Brakenbury, et nous obéirons.

RICHARD

— Nous sommes la valetaille de la reine, et nous devons obéir. — Frère,
adieu ! je me rends auprès du roi. — Et, quelque commission que vous

me donniez, — fût-ce d'appeler sœur la veuve du roi Édouard, — je la remplirai, pour hâter votre élargissement. — En attendant, cet outrage profond à la fraternité — me touche plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer. 50

CLARENCE

— Il ne nous plaît pas beaucoup à tous deux, je le sais.

RICHARD

— Allez, votre emprisonnement ne sera pas long. — Je vous délivrerai, ou je serai enfermé pour vous. — Jusque-là, prenez patience. 55

CLARENCE

Je le dois forcément ; adieu.

CLARENCE

Sortent Clarence, Brakenbury et les gardes.

RICHARD

— Va, suis le chemin par lequel tu ne reviendras jamais, — simple et naïf Clarence ! Je t'aime tellement — que je veux au plus vite envoyer ton âme au ciel, — si le ciel veut accepter ce présent de nos mains... — Mais 60
qui vient ici ? Hastings, le nouveau délivré !

HASTINGS

— Bonjour à mon gracieux lord !

RICHARD

— Aussi bon jour à mon cher lord chambellan ! — Vous êtes le très-bien-venu à ce grand air. — Comment votre seigneurie a-t-elle supporté l'emprisonnement ?

65

HASTINGS

— Avec patience, noble lord, comme il convient aux prisonniers. — Mais j'espère vivre, milord, pour remercier — ceux qui ont été cause de mon emprisonnement.

RICHARD

— Sans doute, sans doute ; et Clarence l'espère bien aussi ; — car ceux qui ont été vos ennemis sont les siens, — et ils l'ont emporté sur lui, comme sur vous.

70

HASTINGS

— Tant pis que l'aigle soit en cage, — quand les milans et les buses pillent en liberté.

RICHARD

— Quelles nouvelles au dehors ?

HASTINGS

— Pas de nouvelle aussi mauvaise au dehors qu'au dedans. — Le roi est malade, faible et mélancolique, — et ses médecins craignent fortement pour lui.

75

RICHARD

— Voilà, par saint Paul, une mauvaise nouvelle en effet ! — Oh ! il a suivi longtemps un régime funeste, — et il a par trop épuisé sa royale personne : — c'est chose bien douloureuse à penser ! — Mais quoi ! est-il au⁸⁰ lit ?

HASTINGS

Oui.

RICHARD

— Allez le trouver ; je vais vous suivre.

RICHARD

Hastings sort.

RICHARD

Il sort.

85

RICHARD

‌

SCÈNE II

(Londres. Une rue.)

LADY ANNE

— Déposez, déposez votre honorable fardeau, — si toutefois l'honneur peut être enseveli dans un cercueil ; — laissez-moi me répandre en lamentations funèbres — sur la chute prématurée du vertueux Lancastre.

LADY ANNE

La procession s'arrête. Les gentilshommes posent le cercueil à terre.

90

LADY ANNE

Les porteurs enlèvent le corps et se mettent en marche.

RICHARD

— Arrêtez, vous qui portez le corps, et posez-le à terre.

LADY ANNE

— Quel noir magicien évoque ici ce démon — pour empêcher les actes charitables du dévouement ?

RICHARD

— Manants, déposez le cadavre, ou, par saint Paul, — je ferai un cadavre⁹⁵ de qui désobéira.

PREMIER GENTILHOMME

— Milord, retirez-vous et laissez passer le cercueil.

RICHARD

— Chien malappris ! arrête donc quand je le commande. — Lève ta hal-lebarde plus haut que ma poitrine, — ou, par saint Paul, je t'abats à mes pieds, — et je t'écrase, gueux, pour ta hardiesse.

100

RICHARD

Les porteurs déposent le corps.

LADY ANNE

— Quoi ! vous tremblez ? vous avez tous peur ? — Hélas, je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels, — et les yeux mortels ne peuvent pas endurer le démon. — Arrière, toi, horrible ministre de l'enfer ! — Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel. — Son âme, tu ne peux l'avoir. Ainsi, va-t'en !

105

RICHARD

— Douce sainte, au nom de la charité, moins de malédictions !

RICHARD

— Belle dame, vous ne connaissez pas les règles de la charité — qui rend le bien pour le mal, les bénédictions pour les malédictions !

LADY ANNE

— Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine, ni humaine : — il n'est pas de bête si féroce qui ne connaisse l'impression de la pitié.

110

RICHARD

— Je ne la connais pas, je ne suis donc pas une bête.

LADY ANNE

— Ô miracle ! entendre les démons dire la vérité !

RICHARD

— Miracle plus grand ! voir les anges si furieux ! — Veuillez permettre, perfection divine de la femme, — que je me justifie à loisir — de ces crimes supposés.

115

LADY ANNE

— Veuille toi-même, infection gangrenée de l'homme, — permettre que, pour ces crimes reconnus, — je maudisse à loisir ta maudite personne.

RICHARD

— Beauté que la langue ne peut décrire, donne-moi — patiemment le temps de m'excuser.

120

LADY ANNE

— Monstre que la pensée ne peut rêver, tu n'as plus, — pour excuse valable, qu'à te pendre.

RICHARD

— Par un pareil désespoir, je m'accuserais moi-même.

LADY ANNE

— Non ! par ce désespoir, tu t'excuserais, — en vengeance dignement sur toi-même — tant d'autres indignement assassinés par toi.

125

RICHARD

— Et si je ne les avais pas assassinés ?

LADY ANNE

Eh bien, ils ne seraient pas morts ; — mais ils le sont, et par toi, diabolique scélérat !

RICHARD

— Je n'ai pas tué votre mari.

LADY ANNE

Il est donc vivant ?

130

RICHARD

— Non, il est mort, tué de la main d'Édouard.

LADY ANNE

— Par la gorge de ton âme, tu mens ! La reine Marguerite a vu — ton couperet meurtrier tout fumant de son sang, — et tu le tournais contre elle-même, — quand tes frères en ont repoussé la pointe.

RICHARD

— J'étais provoqué par son langage calomnieux — qui rejetait leur crime sur ma tête innocente.

135

LADY ANNE

— Tu étais provoqué par ton âme sanguinaire — qui ne rêva jamais que boucheries ; — N'as-tu pas tué ce roi ?

RICHARD

Je vous l'accorde.

LADY ANNE

— Tu me l'accordes, porc-épic ? Que Dieu m'accorde donc aussi — ta
damnation pour ce forfait ! — Oh ! il était affable, doux et vertueux ! 140

RICHARD

— D'autant plus digne du roi du ciel qui l'a.

LADY ANNE

— Il est dans le ciel, où tu n'iras jamais.

RICHARD

— Qu'il me remercie d'avoir aidé à l'y envoyer, — car sa place était plu-
tôt là que sur la terre. 145

LADY ANNE

— C'est en enfer seulement qu'est la tienne !

RICHARD

— J'ai une place ailleurs, si vous me permettez de l'indiquer.

LADY ANNE

— Quelque donjon.

RICHARD

Votre chambre à lit !

LADY ANNE

— Que l'insomnie habite la chambre où tu couches ! 150

RICHARD

— Elle y habitera, madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.

LADY ANNE

— Je l'espère bien.

RICHARD

Je le sais bien... Voyons, gentille lady Anne, — faisons trêve à cette joute piquante de nos esprits, — et revenons un peu à une méthode plus calme. — La cause de la mort prématurée — de ces Plantagenets, Henry¹⁵⁵ et Édouard, — n'est-elle pas aussi blâmable que l'instrument ?

LADY ANNE

— Tu es la cause qui a produit l'effet maudit.

RICHARD

— C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet : — votre beauté, qui me hantait dans mon sommeil — et qui me ferait entreprendre le meurtre du monde entier — pour pouvoir vivre une heure sur votre sein¹⁶⁰ charmant.

LADY ANNE

— Si je croyais cela, je te déclare, homicide, — que ces ongles arracheraient cette beauté de mes joues.

RICHARD

— Mes yeux ne supporteraient pas ce ravage de votre beauté. — Vous ne la flétririez pas, si j'étais là. — Elle m'anime comme le soleil anime¹⁶⁵ l'univers ; — elle est mon jour, ma vie.

LADY ANNE

— Qu’une nuit noire assombrisse ton jour, et la mort ta vie !

RICHARD

— Ne te maudis pas toi-même, belle créature ; tu es l’un et l’autre.

LADY ANNE

— Je le voudrais, pour me venger de toi.

RICHARD

— Lutte contre nature ! — Te venger de qui t’aime !

170

LADY ANNE

— Lutte juste et raisonnable ! — Me venger de qui a tué mon mari !

RICHARD

— Celui qui t’a privée, belle dame, de ton mari — l’a fait pour t’en procurer un meilleur.

LADY ANNE

— Un meilleur ! il n’en existe pas sur la terre.

RICHARD

— Il en est un qui vous aime plus qu’il ne vous aimait.

175

LADY ANNE

— Nomme-le.

RICHARD

Plantagenet.

LADY ANNE

Eh ! c'était lui.

RICHARD

— C'en est un du même nom, mais d'une nature meilleure.

LADY ANNE

— Où est-il ?

180

RICHARD

Ici.

RICHARD

Lady Anne lui crache au visage.

RICHARD

Pourquoi craches-tu sur moi ?

LADY ANNE

— Je voudrais que ce fût pour toi du poison mortel !

RICHARD

— Jamais poison n'est venu de si doux endroit.

185

LADY ANNE

— Jamais poison ne dégoutta sur un plus hideux crapaud. — Hors de ma vue ! tu blesses mes yeux.

RICHARD

— Tes yeux charmants ont blessé les miens.

LADY ANNE

— Que ne sont-ils des basilics pour te frapper à mort !

RICHARD

Elle le regarde avec dédain.

190

RICHARD

— Ah ! n'enseigne pas un tel dédain à ta lèvre : car elle a été faite — pour le baiser, ma dame, et non pour le mépris. — Si ton cœur rancuneux ne peut pardonner, — tiens, je te prête cette épée effilée ; — si tu veux la plonger dans cette poitrine loyale — et en faire partir l'âme qui t'adore, — j'offre mon sein nu au coup mortel — et je te demande la mort humblement, à genoux.

195

RICHARD

Il découvre sa poitrine. Anne dirige l'épée contre lui, puis la laisse tomber.

RICHARD

— Non ! ne t'arrête pas ; car j'ai tué le roi Henry... — Mais c'est ta beauté qui m'y a provoqué ! — Allons, dépêche-toi : c'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard !...

200

RICHARD

Anne relève l'épée vers lui.

RICHARD

— Mais c'est ta face divine qui m'a poussé !

RICHARD

Elle laisse tomber l'épée.

RICHARD

— Relève cette épée ou relève-moi !

205

LADY ANNE

— Debout, hypocrite ! Quoique je souhaite ta mort, — je ne veux pas être ton bourreau.

RICHARD

— Alors dis-moi de me tuer moi-même, et je le ferai.

LADY ANNE

— Je te l'ai déjà dit.

LADY ANNE

— Que je voudrais connaître ton cœur !

210

RICHARD

Il est représenté par — ma langue.

LADY ANNE

L'un et l'autre sont faux, j'en ai peur.

RICHARD

Alors jamais homme — n'a été vrai.

LADY ANNE

Allons, allons, remettez votre épée.

RICHARD

— Dites donc que la paix est faite.

215

LADY ANNE

Vous le saurez — plus tard.

RICHARD

Mais puis-je vivre dans l'espérance ?

LADY ANNE

Tous les hommes — y vivent, j'espère.

RICHARD

Daignez porter cet anneau.

LADY ANNE

— Prendre n'est pas donner.

220

RICHARD

— Vois, comme cet anneau enlace ton doigt ; — ainsi ton sein enferme mon pauvre cœur. — Garde-les tous deux, car tous deux sont à toi. — Maintenant, si ton malheureux et dévoué serviteur peut — encore implorer une faveur de ta gracieuse bonté, — tu assures son bonheur à jamais.

225

LADY ANNE

— Quelle est cette faveur ?

RICHARD

— Qu'il vous plaise de laisser cette tâche funèbre — à celui qui a plus que vous sujet de prendre le deuil, — et de vous rendre immédiatement à Crosby-Place. — Là, après avoir solennellement enterré — ce noble roi au monastère de Chertsey — et arrosé son tombeau de mes larmes de repentir, — j'irai vous rendre mes plus humbles devoirs. — Pour diverses raisons secrètes, je vous en supplie, — accordez-moi cette grâce.

230

LADY ANNE

— De tout mon cœur ; je suis bien joyeuse — de vous voir devenu si pénitent. — Tressel, et vous, Berkley, venez avec moi.

RICHARD

— Dites-moi adieu.

235

LADY ANNE

C'est plus que vous ne méritez, — mais, puisque vous m'apprenez à vous leurrer, — figurez-vous que je vous ai dit adieu déjà.

RIVERS

— Prenez patience, madame : nul doute que sa majesté — ne recouvre bientôt sa santé accoutumée.

GREY

— Votre anxiété aggrave son mal. — Aussi, au nom du ciel, conservez bonne espérance — et soutenez le roi par des paroles vives et gaies.

ÉLISABETH

— S'il était mort, que m'arriverait-il ?

250

GREY

— Nul autre malheur que la perte d'un tel maître.

ÉLISABETH

— La perte d'un tel maître contient tous les malheurs.

GREY

— Le ciel vous a bénie en vous donnant un excellent fils — pour vous consoler, quand le roi ne sera plus.

ÉLISABETH

— Ah ! il est bien jeune, et sa minorité — est confiée à la tutelle de Richard de Glocester, — un homme qui ne nous aime pas, ni moi, ni aucun de vous.

255

RIVERS

— C'est donc conclu ? Il sera protecteur ?

ÉLISARETH

— C'est décidé, mais non conclu encore. — Mais ce le sera certainement, si le roi succombe.

260

GREY

— Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM

— Bonjour à votre royale grâce !

STANLEY

— Dieu fasse votre majesté aussi joyeuse qu'elle l'a été.

ÉLISABETH

— Mon bon lord Stanley, la comtesse de Richmond — aurait de la peine à dire amen à votre bonne prière. — Pourtant, Stanley, quoiqu'elle soit
votre femme — et qu'elle ne m'aime pas, soyez sûr, mon bon lord, — que
je ne vous en veux pas de sa fière arrogance.

265

STANLEY

— Je vous en supplie, ne croyez pas — aux jalouses calomnies de ses faux accusateurs, — ou, si les rapports contre elle sont fondés, — passez-lui des faiblesses que cause, je pense, — une hypocondrie malade, et
non une hostilité raisonnée.

270

ÉLISABETH

— Avez-vous vu le roi, aujourd'hui, milord Stanley ?

STANLEY

— À l’instant. Le duc de Buckingham et moi, — nous venons de faire visite à sa majesté.

ÉLISABETH

— Y a-t-il des chances pour son rétablissement, milords ?

275

BUCKINGHAM

— Bon espoir, madame. Le roi parle avec gaieté.

ÉLISABETH

— Que Dieu lui accorde la santé ! Avez-vous causé avec lui ?

BUCKINGHAM

— Oui, madame : il désire réconcilier — le duc de Gloucester avec vos frères, — et ceux-ci avec milord chambellan. — Il vient de les mander tous en sa royale présence.

280

ÉLISABETH

— Dieu veuille que tout aille bien !... Mais cela ne sera jamais. — Notre bonheur, je le crains, a atteint son apogée.

RICHARD

— Ils me font du tort, et je ne le souffrirai pas. — Quels sont ceux qui se plaignent au roi — que je leur fais sombre mine, vrai Dieu ! et que je ne les aime pas ? — Par saint Paul, ils aiment bien faiblement sa grâce, — ceux qui lui remplissent les oreilles de ces rumeurs discordantes ! — Parce que je ne sais pas flatter, parler le beau langage, — sourire au nez des gens, caresser, tromper, cajoler, — faire en saluant le plongeon fran-

285

çais, et singer la courtoisie, — je dois être tenu pour un ennemi plein de rancune ! — Est-ce qu'un homme sincère, qui ne pense pas à mal, ne peut pas vivre — sans être injurié ainsi dans sa franchise — par des maîtres Jacques soyeux, sournois, intrigants ? 290

GREY

— À qui, dans toute cette réunion, parle votre grâce ?

RICHARD

— À toi, qui n'as ni honnêteté, ni grâce. — Quand t'ai-je injurié ? Quand t'ai-je fait du tort ? 295

RICHARD

S'adressant aux autres lords.

ÉLISABETH

— Frère de Gloucester, vous vous méprenez sur les faits. — C'est de son propre mouvement, — sans être provoqué par aucune sollicitation, — que le roi, préoccupé sans doute de cette haine intime — que vous témoignez, dans votre conduite extérieure, — contre mes enfants, contre mes frères et contre moi-même, — s'est décidé à vous mander, afin de pénétrer — le fond de votre mauvais vouloir et de le dissiper. 300

RICHARD

— Je ne puis rien dire. Le monde est si dégénéré, — que des roitelets viennent piller là où l'aigle n'oserait percher ! — Depuis que tous les Jeannots sont devenus gentilshommes, — bien des gentilshommes sont devenus des Jeannots. 305

ÉLISABETH

— Allons ! allons ! nous savons ce que vous voulez dire, frère Glocester.
— Vous enviez mon élévation et celle de mes parents. — Dieu veuille
que nous n'ayons jamais besoin de vous !

RICHARD

— En attendant, Dieu veut que nous ayons besoin de vous. — C'est par
vos manœuvres que mon frère est emprisonné, — moi disgracié, et toute³¹⁰
la noblesse — tenue en mépris, tandis qu'on fait chaque jour — de
grandes promotions pour anoblir ceux — qui, il y a deux jours, valaient
à peine un noble !

RICHARD

— Pouvez-vous nier que vous ayez été la cause — du récent emprisonne-³¹⁵
ment de milord Hastings ?

RIVERS

— Elle le peut, milord, car...

RICHARD

— Elle le peut, lord Rivers ? Eh ! qui l'ignore ? — Elle peut faire mieux
que nier cela : — elle peut vous pousser à plus d'une haute fonction, —
et puis nier que sa main vous aide, — et attribuer tous ces honneurs à³²⁰
votre grand mérite. — Ne le peut-elle pas ? Elle en serait bien marrie !

RIVERS

— Marrie de quoi ?

RICHARD

— À coup sûr, ce n'est pas d'avoir un roi pour mari. — Un joli garçon, un beau parti, après tout. — Je crois que votre grand'mère a fait un plus mauvais mariage.

325

ÉLISABETH

— Milord de Glocester, j'ai supporté trop longtemps — vos brusques reproches et vos amères railleries. — Par le ciel, j'informerai sa majesté — de ces grossiers outrages que j'ai maintes fois endurés. — J'aimerais mieux être une servante de village — que d'être une grande reine à cette condition — d'être ainsi harcelée, outragée, assaillie. — Je trouve peu de joie à être reine d'Angleterre.

330

RICHARD

— Ah ! vous me menacez de tout dire au roi ? — Dites, ne vous gênez pas. Songez-y, ce que j'ai déclaré, — je le soutiendrai en présence du roi. — Je risque l'aventure d'être envoyé à la Tour. — Il est temps de parler : on a tout à fait oublié mes services.

335

MARGUERITE

— Fi, démon ! Je me les rappelle trop bien. — Tu as tué Henry, mon mari, à la Tour, — et Édouard, mon pauvre fils, à Tewksbury.

RICHARD

— Avant que vous fussiez reine, avant même que votre mari fût roi, — j'étais le cheval de trait de ses grandes affaires, — le sarcleur de ses fiers adversaires, — le bienfaiteur libéral de ses amis. — Pour royaliser son sang, j'ai versé le mien.

340

MARGUERITE

— Oui, et un sang bien meilleur que le sien ou le tien.

RICHARD

— Pendant tout ce temps-là, vous et votre mari Grey, — vous conspiriez pour la maison de Lancastre... — Et vous aussi, Rivers !... Votre mari — n'a-t-il pas été tué du côté de Marguerite à Saint-Albans ? — Laissez-
moi vous remettre en mémoire, si vous l'oubliez, — ce que vous étiez
alors, et ce que vous êtes, — et, en même temps, ce que j'étais et ce que
je suis.

MARGUERITE

— Un infâme meurtrier ! Tu l'es toujours.

RICHARD

— Ce pauvre Clarence abandonna son père Warwick, — oui, et se parju-
ra... Que le ciel le lui pardonne !

MARGUERITE

— Que Dieu l'en punisse !

RICHARD

— Afin de combattre pour les droits d'Édouard à la couronne. — Et, en récompense, voilà le pauvre lord encagé ! — Plût à Dieu que mon cœur fût de roche comme celui d'Édouard, — ou le cœur d'Édouard tendre et compatissant comme le mien ! — Je suis trop puérilement naïf pour ce monde !

MARGUERITE

— Enfuis-toi de honte aux enfers et quitte ce monde, — archidémon !
C'est là qu'est ton royaume !

RIVERS

— Milord de Gloucester, dans ces jours difficiles — où vous nous accusez³⁶⁰
d'avoir été des ennemis, — nous avons suivi notre maître d'alors, notre
roi légitime. — Nous en ferions autant pour vous, si vous étiez notre roi.

RICHARD

— Si je l'étais ? J'aimerais mieux être portefaix. — Loin de mon cœur
une telle pensée !

ÉLISABETH

— Par le peu de joie que vous auriez, dites-vous, milord, — à être roi de³⁶⁵
ce pays, — vous pouvez vous figurer le peu de joie — que j'ai à en être la
reine.

MARGUERITE

— Elle a peu de joie, en effet, la reine d'Angleterre ! — Moi, qui la suis, je
suis sans joie. — Je ne puis me contenir plus longtemps.

MARGUERITE

Elle s'avance.

370

MARGUERITE

— Écoutez-moi, pirates tapageurs qui vous battez — pour le partage de
ce que vous m'avez volé. — Qui de vous ne tremble pas en me regar-

dant ? — Reine, si je ne vous fais plus courber comme sujets, — détrônée par vous, je vous fais frissonner comme rebelles.

MARGUERITE

À Gloucester.

375

MARGUERITE

— Ah ! noble manant, ne te détourne pas.

RICHARD

— Hideuse sorcière ridée, que viens-tu me montrer ?

MARGUERITE

— Le spectre de ce que tu as flétri. — Je te le ferai voir, avant de te laisser partir.

GLOUCESTER

— N’as-tu pas été bannie sous peine de mort ?

380

MARGUERITE

— Oui ; mais je trouve le bannissement plus pénible — que la mort que je risque ici. — Toi, tu me dois un mari et un fils ; — et toi, un royaume ; et vous tous, allégeance. — Les chagrins que j’ai vous appartiennent de droit, — et tous les plaisirs que vous usurpez sont à moi !

RICHARD

— Les malédictions que mon noble père lança sur toi, — alors que, cou-
ronnant de papier son front martial, — tu fis, à force d’outrages, couler
des torrents de ses yeux — et que, pour les sécher, tu lui donnas un chif-
fon — trempé dans le sang innocent du joli Rutland, — ces malédictions,

385

prononcées alors contre toi — du fond d'une âme amère, sont toutes tombées sur toi : — et c'est par Dieu, non par nous, qu'a été châtiée ton action sanglante. ³⁹⁰

ÉLISABETH

— Ainsi le Dieu juste fait droit à l'innocent !

HASTINGS

— Oh ! ce fut la plus noire action d'égorger ce marmot, la plus impitoyable dont on ait jamais parlé.

RIVERS

— Les tyrans même pleurèrent, quand elle leur fut contée.

³⁹⁵

DORSET

— Pas un homme qui n'en ait prophétisé le châtement !

BUCKINGHAM

— Northumberland qui était présent pleurait.

MARGUERITE

— Quoi ! vous étiez à vous chamailler, avant que je vinsse, — prêts à vous prendre tous à la gorge, — et voilà que vous tournez toutes vos haines contre moi ! — Les terribles malédictions d'York ont-elles donc prévalu à ce point sur le ciel — que la mort de Henry, la mort de mon aimable Édouard, — la perte de leur royaume, mon douloureux bannissement, — ne soient que la réplique à la perte de ce maussade bambin ! — Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et entrer au ciel ? — Alors, nuages sombres, faites de la place à mes malédictions ailées ! — ⁴⁰⁰
⁴⁰⁵

Qu'à défaut de la guerre, votre roi périsse par la débauche, — comme le nôtre a péri par le meurtre pour le faire roi !

MARGUERITE

À Élisabeth.

MARGUERITE

— Qu'Édouard, ton fils, aujourd'hui prince de Galles, — pour Édouard, notre fils, naguère prince de Galles, — meure dans sa jeunesse par une aussi brusque violence ! — Toi-même, qui es reine, puisses-tu, pour moi ⁴¹⁰ qui fus reine, — survivre à ta gloire, ainsi que moi, misérable ! — Puisses-tu vivre longtemps, à pleurer la perte de tes enfants, — et à ton tour en voir une autre — parée de tes droits, comme tu t'es installée dans les miens ! — Que tes jours de bonheur meurent longtemps avant ⁴¹⁵ ta mort ! — Et puisses-tu, après de longues heures de désespoir, — mourir, n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine d'Angleterre !

MARGUERITE

Aux courtisans.

RICHARD

— As-tu fini ta conjuration, horrible sorcière flétrie ?

MARGUERITE

— J'allais te lâcher ! Arrête, chien ! car tu m'entendras. — Si le ciel tient ⁴²⁰ en réserve des châtiments plus terribles — que tous ceux que je puis te souhaiter, — oh ! qu'il les garde jusqu'à ce que tes crimes soient mûrs, — et qu'alors il précipite son indignation — sur toi, le perturbateur de la paix du pauvre monde ! — Que le ver du remords ronge éternellement ton âme ! — Puisses-tu, tant que tu vivras, suspecter tes amis comme ⁴²⁵ des traîtres, — et prendre les traîtres les plus profonds pour tes plus

chers amis ! — Que le sommeil ne ferme jamais ton œil funèbre, — si ce n'est pour qu'un rêve accablant — t'épouvante par un enfer d'affreux démons ! — Avorton marqué par le diable ! Pourceau dévorant ! — Toi qui fus désigné à ta naissance — pour être l'esclave de la nature et le fils de l'enfer ! — Calomnie douloureuse de la grossesse de ta mère ! — Pro-⁴³⁰géniture abhorrée des reins de ton père ! — Guenille de l'honneur ! toi, exécrable...

RICHARD

— Marguerite !

MARGUERITE

Richard !

435

RICHARD

Quoi ?

MARGUERITE

Je ne t'appelle pas.

RICHARD

— Je te demande pardon, alors ; je croyais — que tu m'avais appelé de tous ces noms odieux.

MARGUERITE

— Oui, certes ; mais je n'attendais pas de réponse. — Oh ! laisse-moi fi-⁴⁴⁰nir la période de mes malédictions !

RICHARD

— Je l'ai achevée, moi, par : Marguerite !

ÉLISABETH

— Ainsi, vous avez exhalé vos malédictions contre vous-même.

MARGUERITE

— Pauvre reine en peinture ! Vaine effigie de ma fortune ! — Pourquoi donc verses-tu tout ce miel sur la monstrueuse araignée — dont la toile meurtrière t’enveloppe de toutes parts ? — Folle ! folle ! Tu repasses le couteau qui te tuera. — Un jour viendra où tu souhaiteras — que je t’aide à maudire ce crapaud tout bossu de venin ! 445

HASTINGS

— Fausse prophétesse, cesse tes imprécations frénétiques, — de crainte que, pour ton malheur, tu ne lasses notre patience. 450

MARGUERITE

— Infamie sur vous tous ! Vous avez lassé la mienne.

RIVERS

— Vous n’auriez que ce que vous méritez, si l’on vous rappelait vos devoirs.

MARGUERITE

— Je ne puis avoir ce que je mérite que si, tous, vous me rendez les vôtres, — vous rappelant que je suis votre reine et que vous êtes mes sujets. — Oh ! donnez-moi ce que je mérite, et rappelez-vous ces devoirs-là. 455

DORSET

— Ne discutez point avec elle ; c’est une lunatique.

RICHARD

— Bonne leçon, morbleu ! Retenez-la, retenez-la, marquis.

DORSET

— Elle vous touche, milord, autant que moi.

460

RICHARD

— Certes, et beaucoup plus. Mais je suis né si haut — que mon aire, bâtie sur la cime du cèdre, — joue avec l'ouragan et brave le soleil.

MARGUERITE

— Et jette le soleil dans l'ombre ! Hélas ! hélas ! — témoin mon fils, plongé maintenant dans l'ombre de la mort ! — mon fils dont ta nébuleuse colère a étouffé les resplendissants rayons — dans d'éternelles ténèbres. — Votre aire est construite dans notre nid. — Ô Dieu, qui vois cela, ne le souffre pas. — Conquise par le sang, qu'elle soit perdue de même !

465

BUCKINGHAM

— Silence ! silence ! par pudeur, sinon par charité !

MARGUERITE

— N'invoquez près de moi ni la charité, ni la pudeur. — Vous avez agi avec moi sans charité, — et vous vous êtes faits sans pudeur les bouchers de mes espérances. — La charité qu'on me fait n'est qu'outrage ; mon existence que honte. — Ah ! que du moins cette honte fasse vivre éternellement la rage de ma douleur !

470

BUCKINGHAM

— Finissez ! Finissez !

475

MARGUERITE

— Ô princier Buckingham, je te baise la main, — en signe d’alliance et d’amitié : — que le succès t’accompagne, toi et ta noble maison ! — Tes vêtements ne sont pas tachés de notre sang, — et tu n’es pas sous le coup de mes malédictions.

BUCKINGHAM

— Ni personne ici. Les malédictions ne dépassent pas — les lèvres de ceux qui les profèrent.

480

MARGUERITE

— Je veux croire, moi, qu’elles montent jusqu’au ciel — et qu’elles éveillent Dieu dans l’ineffable paix de son sommeil. — Ô Buckingham, prends garde à ce chien-là ! — Vois-tu, quand il flatte, c’est pour mordre, et, quand il mord, — le venin de sa dent brûle et tue. — N’aie pas affaire à lui ! prends garde à lui ! — Le crime, la mort et l’enfer ont mis sur lui leurs marques, — et tous leurs ministres le suivent.

485

RICHARD

— Que dit-elle, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM

— Rien dont je me soucie, mon gracieux lord.

MARGUERITE

— Quoi ! tu réponds par le dédain à mes affectueux conseils, — et tu ca-⁴⁹⁰
joles le diable que je te dénonce ? — Oh ! souviens-toi seulement de mes
paroles le jour — où il te fendra le cœur de désespoir ; — tu diras alors :
La pauvre Marguerite était prophétesse ! — Vivez donc, vous qui
m’écoutez, sujets à sa haine, — lui, à la vôtre, tous, à celle de Dieu !

MARGUERITE

Elle sort.

495

HASTINGS

— Mes cheveux se dressent d’entendre ses malédictions.

RIVERS

— Et les miens aussi : je me demande pourquoi elle est en liberté.

RICHARD

— Je ne puis pas la blâmer. Par la sainte mère de Dieu, — elle a été trop
mal traitée, et je me repens, pour ma part, de ce que je lui ai fait.

ÉLISABETH

— Je ne lui ai jamais fait de mal, que je sache.

500

RICHARD

— Mais vous avez tout le profit de son mal. — J’ai été trop chaud pour le
bonheur de quelqu’un — qui est trop froid pour se le rappeler à présent.
— C’est comme Clarence, morbleu ! le voilà bien récompensé ! — On l’a
mis pour sa peine à engraisser sur le fumier ! — Dieu pardonne à ceux
qui en sont la cause !

505

RIVERS

— Conclusion vertueuse et chrétienne, — prier pour ceux qui nous ont fait souffrir !

RICHARD

— C'est chez moi une habitude, et elle est raisonnée.

RICHARD

À part.

RICHARD

— Si j'avais maudit cette fois, je me serais maudit moi-même.

510

CATESBY

— Madame, sa majesté vous demande,

CATESBY

À Richard.

CATESBY

— ainsi que votre grâce,

CATESBY

Aux courtisans.

CATESBY

et vous, mes nobles lords.

515

ÉLISABETH

— J'y vais, Catesby... Milords, venez-vous avec moi ?

RIVERS

— Nous suivons votre grâce, madame.

RIVERS

Tous sortent, excepté Richard.

RICHARD

— Je fais le mal, et je suis le premier à brailler. — Les méfaits que j'accomplis en secret, — je les rejette, comme autant de charges accablantes sur d'autres. — Moi seul ai mis à l'ombre Clarence : — je le pleure devant un tas d'oisons — ayant nom Stanley, Hastings, Buckingham, — et je leur dis que c'est la reine et ses alliés — qui excitent le roi contre le duc mon frère. — Et ils le croient ! et ils me poussent — à la vengeance contre Rivers, Vaughan et Grey. — Alors je soupire, et, avec une phrase de l'Écriture, — je leur dis que Dieu nous enjoint de faire le bien pour le mal. — Et ainsi j'habille ma vilenie toute nue — avec de vieux centons volés au livre sacré, — et j'ai l'air d'un saint, quand je fais au mieux le diable !

DEUX ASSASSINS

— Mais silence : Voici mes exécuteurs. — Eh bien ! mes braves, mes solidés et vaillants compères ? — Allez-vous de ce pas dépêcher la chose ?

PREMIER ASSASSIN

— Oui, milord ; et nous venons chercher le warrant — qui doit nous introduire où il est.

RICHARD

— C'est juste. Je l'ai ici sur moi.

RICHARD

Il leur donne le warrant.

535

RICHARD

— Quand vous aurez fini, gagnez Crosby-Place. — Mais brusquez l'exécution, mes maîtres, — soyez inexorables, ne le laissez pas plaider : — car Clarence parle bien, et peut-être — pourrait-il émouvoir la pitié dans vos cœurs, si vous l'écoutez.

RICHARD

— Vous pleurez des pierres de moulin, quand les niais pleurent des larmes : — je vous aime, enfants... À votre besogne, vite. — Allez, allez, dépêchez.

540

PREMIER ASSASSIN

Nous obéissons, noble lord.

PREMIER ASSASSIN

Ils sortent.

PREMIER ASSASSIN

‌

545

SCÈNE IV

(Londres. Une chambre dans la Tour.)

BRAKENBURY

— Pourquoi votre grâce a-t-elle aujourd'hui cet air accablé ?

CLARENCE

— Oh ! j'ai passé une nuit misérable, — pleine de rêves si effrayants et de visions si horribles — que, foi de chrétien, — fût-ce pour acheter un monde d'heureux jours, — je ne voudrais pas en traverser une pareille, — tant j'ai éprouvé d'épouvantables terreurs.

550

BRAKENBURY

— Quel était votre rêve, milord ? dites-le-moi, je vous en prie.

BRAKENBURY

— Aviez-vous donc, au moment de la mort, — le loisir de contempler ces secrets de l'abîme ?

CLARENCE

— Il me semblait l'avoir. Maintes fois je tâchai — de rendre l'esprit ; mais toujours le flot jaloux — refoulait mon âme, l'empêchait — de gagner l'espace vide et libre de l'air, — et l'étouffait dans ma poitrine pantelante — qui crevait presque pour la cracher.

555

BRAKENBURY

— Et vous ne vous êtes pas éveillé dans cette cruelle agonie ?

BRAKENBURY

— Il n'est pas étonnant, milord, qu'il vous ait épouvanté : — je suis effrayé moi-même, il me semble, de vous l'entendre raconter.

560

CLARENCE

— Ô Brakenbury ! Toutes ces choses — qui maintenant déposent contre mon âme, — je les ai faites pour l'amour d'Édouard ; et vois comme il m'en récompense ! — Ô Dieu ! si mes prières profondes ne peuvent t'apaiser, — et si tu veux un châtiment pour mes offenses, — n'assouvis ta colère que sur moi seul. — Oh ! épargne ma femme innocente et mes pauvres enfants !... — Je t'en prie, doux gardien, reste près de moi. — Mon âme est appesantie, et je voudrais dormir.

565

CLARENCE

Clarence se retire au fond du théâtre et se jette sur un lit.

BRAKENBURY

— Je resterai, milord. Que Dieu accorde à votre grâce un bon sommeil !
— La douleur dérange le temps et les heures du repos ; — elle fait de la nuit le matin, et de l'après-midi la nuit. — Les princes ont leurs titres pour seules gloires, — des honneurs extérieurs pour des labeurs intérieurs : — en échange d'imaginations insaisissables, — ils ne saisissent bien souvent qu'un monde d'implacables soucis ; — si bien qu'entre leurs titres et un nom vulgaire, — il n'y a de différence que le bruit extérieur ! —

570

575

PREMIER ASSASSIN

Holà ! quelqu'un !

BRAKENBURY

— Que veux-tu, l'ami ? Et comment es-tu venu ici ? —

PREMIER ASSASSIN

Je veux parler à Clarence et je suis venu ici sur mes jambes.

BRAKENBURY

Quoi ! si bref ?

580

DEUXIÈME ASSASSIN

Cela vaut mieux, monsieur, que d'être fastidieux. Montrons-lui notre commission, et plus un mot.

DEUXIÈME ASSASSIN

Il remet un papier à Brakenbury qui le lit.

BRAKENBURY

— Je reçois ici l'ordre de remettre — le noble duc de Clarence entre vos mains. — Je ne veux pas discuter l'intention de ceci, — car je veux en être innocent. — Voici le duc couché et endormi, et voici les clefs. — Je vais trouver le roi, et lui signifier — que je vous ai ainsi émis mes fonctions.

585

PREMIER ASSASSIN

— Vous le pouvez, monsieur : c'est un acte sage. — Portez-vous bien.

PREMIER ASSASSIN

Sort Brakenbury.

590

DEUXIÈME ASSASSIN

Quoi ! allons-nous le poignarder quand il dort ?

PREMIER ASSASSIN

Non ! il dirait à son réveil que nous avons agi lâchement.

DEUXIÈME ASSASSIN

À son réveil ? Eh ! imbécile ! il ne s'éveillera jamais qu'au jour du grand jugement.

PREMIER ASSASSIN

Eh bien ! alors il dira que nous l'avons poignardé endormi.

595

DEUXIÈME ASSASSIN

L'énoncé de ce mot : jugement, a fait naître en moi une sorte de remords.

PREMIER ASSASSIN

Comment ! tu as peur ?

DEUXIÈME ASSASSIN

Pas de le tuer, puisque nous avons un warrant , mais d'être damné pour l'avoir tué, ce dont aucun warrant ne peut me préserver.

600

PREMIER ASSASSIN

Je te croyais résolu.

DEUXIÈME ASSASSIN

Je le suis aussi : à le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN

Je vais retourner près du duc de Gloucester, et lui conter ça.

PREMIER ASSASSIN

Comment te sens-tu maintenant ?

PREMIER ASSASSIN

DEUXIÈME ASSASSIN.

605

PREMIER ASSASSIN

Il y a encore en moi une certaine lie de conscience.

PREMIER ASSASSIN

Songe à notre récompense quand l'action sera faite.

DEUXIÈME ASSASSIN

Allons ! il meurt ! J'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN

Où est ta conscience maintenant ?

DEUXIÈME ASSASSIN

Dans la bourse du duc de Gloucester.

610

PREMIER ASSASSIN

Dès qu'il ouvre sa bourse pour nous donner notre récompense, ta conscience s'envole.

DEUXIÈME ASSASSIN

N'importe : qu'elle s'en aille ! Elle a peu ou point de chance de trouver un gîte.

PREMIER ASSASSIN

Et si elle te revient ?

615

PREMIER ASSASSIN

Morbleu, la voici à mon coude, qui m'exhorte à ne pas tuer le duc.

DEUXIÈME ASSASSIN

Rejette la diablesse dans ton imagination et ne la crois pas : elle ne veut s'insinuer près de toi que pour te faire soupirer.

PREMIER ASSASSIN

Je suis solidement bâti : elle ne viendra pas à bout de moi.

DEUXIÈME ASSASSIN

C'est parler comme un grand garçon qui respecte sa réputation. Allons !
nous mettons-nous à la besogne ?

620

PREMIER ASSASSIN

Attrape -le à la boule avec le pommeau de ton épée, et ensuite jetons-le dans le tonneau de Malvoisie, dans la chambre voisine.

DEUXIÈME ASSASSIN

Oh ! l'excellente idée ! faire de lui une mouillette !

PREMIER ASSASSIN

Doucement ! il s'éveille.

625

DEUXIÈME ASSASSIN

Frappe.

PREMIER ASSASSIN

Non ! raisonnons un peu avec lui.

CLARENCE

— Où es-tu, geôlier ? donne-moi une coupe de vin. —

PREMIER ASSASSIN

Vous aurez du vin à discrétion, milord, tout à l'heure.

CLARENCE

Au nom du ciel, qui es-tu ?

630

PREMIER ASSASSIN

Un homme comme vous.

CLARENCE

Mais pas royal, comme je le suis.

DEUXIÈME ASSASSIN

En revanche, loyal, comme vous ne l'êtes pas.

CLARENCE

— Ta voix est un tonnerre ; mais ton regard est humble.

PREMIER ASSASSIN

— Ma voix est celle du roi ; mon regard est mon regard.

635

CLARENCE

— Qu'elles sont ténébreuses, tes paroles, et qu'elles sont funèbres ! — Vos yeux me menacent : pourquoi êtes-vous si pâles ? — Qui vous a envoyés ici ? Dans quel but venez-vous ?

DEUX ASSASSINS

Pour... pour... pour...

CLARENCE

Pour m'assassiner ?

640

DEUX ASSASSINS

Oui, oui.

CLARENCE

— À peine avez-vous le cœur de le dire ; — vous ne pouvez donc avoir le cœur de le faire. — En quoi, mes amis, vous ai-je offensés ?

PREMIER ASSASSIN

— Nous ? vous ne nous avez pas offensés ; mais c'est le roi.

CLARENCE

— Je me réconcilierai avec lui.

645

DEUXIÈME ASSASSIN

— Jamais, milord : ainsi préparez-vous à mourir.

PREMIER ASSASSIN

— Ce que nous voulons faire, nous le faisons d'après un commandement.

DEUXIÈME ASSASSIN

— Et celui qui a commandé est notre roi.

CLARENCE

— Vassal erroné ! Le grand Roi des rois — a, dans les tables de sa loi, commandé ceci : — Tu ne tueras point. Voulez-vous donc — fouler aux
650
pieds son édit pour exécuter celui d'un homme ? — Prenez garde ; car il
tient le châtiment dans ses mains, — pour le précipiter sur la tête de
ceux qui violent sa loi !

DEUXIÈME ASSASSIN

— Et c'est ce châtiment qu'il précipite sur toi, — comme coupable de
655
parjure et de meurtre. — Tu avais fait le serment de combattre — pour la
maison de Lancastre.

PREMIER ASSASSIN

— Et, traître au nom de Dieu, — tu as brisé ce vœu ; et, de ta lame perfide, — tu as déchiré les entrailles du fils de ton souverain !

DEUXIÈME ASSASSIN

— Que tu avais juré d'aimer et de défendre !

660

PREMIER ASSASSIN

— Comment peux-tu nous opposer la loi formidable de Dieu — que tu as toi-même si chèrement violée ?

CLARENCE

— Hélas ! pour qui ai-je commis cette mauvaise action ? — Pour Édouard, pour mon frère, pour sa cause. — Il ne vous envoie pas me tuer pour cela ; — car il est engagé autant que moi dans ce crime. — Si Dieu veut châtier une action, — oh ! sachez-le, il le fait publiquement ; — n'enlevez pas la querelle à son bras fort : — il n'a pas besoin de moyens indirects ou illégitimes — pour retrancher ceux qui l'ont offensé.

665

PREMIER ASSASSIN

— De qui donc te fis-tu le sanglant ministre — quand tu frappas à mort ce vaillant précoce, — le brave Plantagenet, ce princier novice ?

670

CLARENCE

— De mon amour pour mon frère, du diable et de ma rage.

PREMIER ASSASSIN

— Eh bien, c'est notre amour pour ton frère, notre devoir et tes crimes
— qui nous provoquent ici même à te tuer.

CLARENCE

— Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas. — Je suis son frère, et je
l'aime bien. — Si vous êtes payés pour ceci, retirez-vous — et je vous en-⁶⁷⁵
verrai à mon frère Gloucester, — qui vous récompensera mieux pour ma
vie — qu'Édouard pour la nouvelle de ma mort.

DEUXIÈME ASSASSIN

— Vous vous trompez : votre frère Gloucester vous hait.

CLARENCE

— Oh ! non, il m'aime, et je lui suis cher : — allez à lui de ce pas.⁶⁸⁰

DEUX ASSASSINS

Oui, nous y allons.

CLARENCE

— Dites-lui de ma part que, quand notre père, le prince d'York — bénit
ses trois fils de son bras victorieux — et nous recommanda, du fond de
son âme, de nous aimer mutuellement, — il ne prévoyait guère toutes
ces discordes dans nos affections. — Rappelez cela à Gloucester, et il pleu-⁶⁸⁵
rera.

PREMIER ASSASSIN

— Oui, des meules de moulin : c'est ce qu'il nous a appris à pleurer.

CLARENCE

— Oh ! ne le calomniez pas ; car il est bon.

PREMIER ASSASSIN

— Comme le givre pour la récolte... Allons ! vous vous trompez, — c'est lui qui nous envoie ici pour vous détruire.

690

CLARENCE

— C'est impossible : il a pleuré mon malheur ! — il m'a serré dans ses bras ! il a juré, en sanglotant, — qu'il travaillerait à ma délivrance !

PREMIER ASSASSIN

— Eh ! c'est ce qu'il fait, quand il vous délivre — de la servitude de cette terre aux joies du ciel.

SECOND ASSASSIN

— Faites votre paix avec Dieu, car vous allez mourir, milord.

695

DEUXIÈME ASSASSIN

— Que faut-il faire ?

CLARENCE

Vous laisser fléchir, et sauver vos âmes ! — Qui de vous, s'il était le fils d'un prince, — privé de sa liberté, comme je le suis maintenant, — voyant venir à lui deux meurtriers tels que vous, — n'implorerait pas la vie ? — Comme vous la mendieriez, — si vous étiez dans ma détresse !

700

PREMIER ASSASSIN

— Nous laisser fléchir ? ce serait lâche et digne d'une femme.

CLARENCE

— Ne pas se laisser fléchir est bestial, sauvage, diabolique.

CLARENCE

Au second assassin.

CLARENCE

— Mon ami, je surprends de la pitié dans tes regards. — Oh ! si tes yeux ne sont pas trompeurs, — range-toi de mon côté et implore pour moi. —
Un prince qui mendie, quel mendiant n'en aurait pas pitié ? 705

SECOND ASSASSIN

— Détournez la tête, milord.

PREMIER ASSASSIN

— Tiens, et tiens !

PREMIER ASSASSIN

Il poignarde Clarence.

PREMIER ASSASSIN

Si cela ne suffit pas, — je vais te noyer dans le tonneau de Malvoisie, là
au fond. 710

PREMIER ASSASSIN

Il sort en entraînant le corps.

DEUXIÈME ASSASSIN

— Action sanglante et désespérément dépêchée ! — Que je voudrais, comme Pilate, me laver les mains — de ce lamentable et criminel assassinat !

715

PREMIER ASSASSIN

— Eh bien ! à quoi penses-tu, que tu ne m’as pas aidé ? — Par le ciel ! le duc apprendra comme tu as été lâche.

SECOND ASSASSIN

— Que ne peut-il apprendre que j’ai sauvé son frère ! — Prends, toi, toute la récompense, et répète-lui ce que je dis : — Je me repens de l’assassinat du duc.

720

PREMIER ASSASSIN

— Et moi, non !... Va-t’en, couard que tu es !

PREMIER ASSASSIN

Le second assassin sort.

PREMIER ASSASSIN

— Maintenant, je vais cacher le cadavre dans quelque trou, — jusqu’à ce que le duc donne des ordres pour sa sépulture ; — et, quand j’aurai reçu mon salaire, je décampe : — car ceci va s’ébruiter, et alors je ne dois pas être là.

725

PREMIER ASSASSIN

Il sort.

PREMIER ASSASSIN

—

SCÈNE V

(Londres. Une chambre dans le palais.)

RIVERS

— Par le ciel ! mon âme est purgée de toute rancune, — et je scelle de ma main la sincère affection de mon cœur.

730

HASTINGS

— Puissé-je être aussi heureux que je suis vrai en faisant le même serment !

EDOUARD

— Gardez-vous de plaisanter devant votre roi, — de peur que celui qui est le roi suprême des rois — ne confonde votre fausseté cachée, et ne vous condamne — à finir l'un par l'autre.

735

HASTINGS

— Puisse ma prospérité être aussi sûre que ce serment de parfaite affection !

RIVERS

— Et la mienne, que mon affection pour Hastings est cordiale !

EDOUARD

— Madame, vous n’êtes pas vous-même sans reproche en tout ceci, — ni votre fils Dorset, ni vous, Buckingham ; — vous avez tous été factieux
les uns contre les autres. — Femme, aimez lord Hastings, laissez-lui bai-
ser votre main ; — et ce que vous faites, faites-le sans arrière-pensée. 740

ÉLISABETH

— Voici ma main, Hastings.

ÉLISABETH

Hastings baise la main de la reine.

ÉLISABETH

Jamais je ne me souviendrai — de nos anciennes haines : je le jure sur
mon bonheur et sur celui des miens ! 745

EDOUARD

— Dorset, embrassez-le !... Hastings, aimez le marquis !

EDOUARD

Hastings et Dorset s’embrassent.

DORSET

— Ce traité d’amitié, j’en fais ici le vœu, — sera pour moi inviolable.

HASTINGS

— Pour moi aussi, je le jure ! 750

EDOUARD

— Maintenant, princier Buckingham, scelle cette alliance — en embrassant les parents de ma femme, — et rendez-moi heureux par votre union.

BUCKINGHAM

— Si jamais Buckingham retourne sa haine — contre votre grâce, s’il ne vous chérit pas — d’une légitime affection, vous et les vôtres, que Dieu me punisse — par la haine de ceux dont j’attends le plus d’amour ! —
Qu’au moment où j’aurai le plus besoin d’un ami — et où je serai le plus sur de son amitié, — je le trouve profond, creux, traître et plein de ruse !
— Voilà ce que je demande au ciel, — si jamais je suis froid dans mon amour pour vous et pour les vôtres !

755

760

EDOUARD

— Ton vœu, princier Buckingham, — est un délicieux cordial pour mon cœur malade. — Il ne manque plus ici que notre frère Gloucester — pour faire l’heureuse conclusion de cette alliance.

BUCKINGHAM

— Justement, voici le noble duc qui vient.

RICHARD

— Salut à mon roi souverain et à ma reine ! — À vous, nobles pairs, un vrai bonjour !

765

EDOUARD

— Un bon jour, en effet, comme nous l’avons passé ! — Gloucester, nous avons fait une œuvre charitable ; — grâce à nous, entre les pairs écu-

mants de rancunes, — l'inimitié s'est changée en paix, la haine en franche affection.

770

RICHARD

— Bénie soit cette œuvre, mon souverain ! — Si, dans cette cohue auguste, il est quelqu'un ici — qui, sur de faux rapports ou sur d'injustes soupçons, — me tienne pour ennemi, — si, à mon insu ou dans un accès de rage, — il m'est arrivé de commettre une offense grave — envers quelqu'un dans cette cour, je lui demande — une amicale réconciliation.⁷⁷⁵
— C'est pour moi la mort que d'avoir une inimitié ; — je hais cela, et je désire l'affection de tous les gens de bien.

RICHARD

À la reine.

RICHARD

— À vous d'abord, madame, je demande une paix sincère — que je paierai du plus respectueux dévouement ; — à vous aussi, mon noble cousin⁷⁸⁰ Buckingham, — si jamais quelque grief s'est logé entre nous deux ; — à vous, lord Rivers, à vous, Dorset, — qui, sans que je le mérite, m'avez toujours fait sombre mine ; — à vous, lord Woodville, et à vous, lord Scales

RICHARD

; — ducs, comtes, lords, gentilshommes, à vous tous ! — Je ne connais⁷⁸⁵ pas un Anglais vivant — à qui j'en veuille plus, au fond de l'âme, — qu'à l'enfant qui vient de naître : — je rends grâce à Dieu de mon humilité.

ÉLISABETH

— Ce jour sera dans l'avenir célébré comme un jour de fête. — Dieu veuille que tous nos différends soient complètement arrangés ! — Mon

souverain seigneur, je supplie votre altesse — de rappeler en grâce notre
frère Clarence. 790

RICHARD

— Quoi ! madame, suis-je venu ici offrir mon amitié — pour être ainsi
bafoué en présence du roi ? — Qui ne sait pas que le cher duc est mort ?

RICHARD

Tous tressaillent.

RICHARD

— Vous lui faites outrage, en insultant ainsi à son cadavre !

795

EDOUARD

— Qui ne sait pas que le duc est mort ! Eh ! qui donc sait qu'il l'est ?

ÉLISABETH

— Ciel qui vois tout, quel monde est celui-ci ?

BUCKINGHAM

— Lord Dorset, suis-je aussi pâle que vous tous ?

DORSET

— Oui, mon bon lord, et il n'est personne ici — dont les joues n'aient
perdu leur rouge couleur.

800

EDOUARD

— Clarence est mort ? L'ordre était révoqué.

RICHARD

— Le pauvre homme ! il est mort de votre premier ordre. — Celui-là, un Mercure ailé le portait. — Le contre-ordre était porté par quelque cul-de-jatte, — qui, trop lent, est arrivé pour le voir enterrer. — Dieu veuille que quelqu'un, moins noble et moins loyal que lui, — plus proche des pensées sanglantes, et moins proche du sang royal, — quelqu'un que le soupçon n'a pas atteint encore, — n'ait pas mérité pire que le malheureux Clarence !

805

STANLEY

— Une faveur, mon souverain, une faveur pour tous mes services !

EDOUARD

— Je t'en prie, laisse-moi : mon âme est pleine de tristesse.

810

STANLEY

— Je ne me lèverai pas que votre altesse ne m'ait entendu.

EDOUARD

— Alors, dis vite ce que tu désires.

STANLEY

— Mon souverain, la grâce d'un de mes gens — qui a tué aujourd'hui un insolent gentilhomme — de la suite du duc de Norfolk.

EDOUARD

Le roi sort appuyé sur Hastings, et suivi de la reine, de Rivers, de Dorset et de Grey.

815

RICHARD

— Voilà le fruit de la précipitation. N’avez-vous pas remarqué — comme tous ces coupables parents de la reine — ont pâli, en apprenant la mort de Clarence ? — Oh ! ils la réclamaient sans cesse auprès du roi. — Dieu la vengera... Allons, milords ; venez-vous — consoler Édouard par notre compagnie ? ⁸²⁰

BUCKINGHAM

— Nous suivons votre grâce.

BUCKINGHAM

Tous sortent.

BUCKINGHAM

‌

SCÈNE VI

(Toujours à Londres. — Une salle dans un palais.)

FILS

— Dites donc, bonne grand’mère, est-ce que notre père est mort ? ⁸²⁵

DUCHESSE

— Non, mon enfant.

FILLE

— Pourquoi donc vous tordez-vous les mains et vous battez-vous la poitrine, — et criez-vous : « Ô Clarence, mon malheureux fils ! »

FILS

— Pourquoi nous regardez-vous, et secouez-vous la tête, — et nous appelez-vous orphelins, pauvres petits abandonnés, — si notre père est toujours en vie ? 830

DUCHESSE

— Mes jolis cousins, vous vous trompez tous les deux ; — ce qui m'afflige, c'est la maladie du roi, — que j'ai bien peur de perdre, et non la mort de votre père. — Ce serait du chagrin perdu de pleurer un être perdu. 835

FILS

— Vous avouez donc, grand'mère, qu'il est mort ? — Oh ! c'est la faute du roi mon oncle : — Dieu le punira ; je vais faire — des prières bien sérieuses à cet effet.

FILLE

— Et moi aussi.

DUCHESSE

— Paix, enfants, paix ! Le roi vous aime : — naïfs et simples, innocents que vous êtes, — vous ne pouvez pas deviner qui a causé la mort de votre père. 840

FILS

— Si, grand'mère : car mon bon oncle Gloucester — m'a dit que le roi, provoqué par la reine, — avait inventé des calomnies pour le mettre en prison ; — et, quand mon oncle a dit ça, il a pleuré, — et il m'a beaucoup⁸⁴⁵ plaint, et il m'a baisé tendrement sur la joue ; — il m'a dit de compter sur lui comme sur mon père, — et qu'il m'aimerait autant que son enfant.

FILS

— Est-ce que vous croyez, grand'mère, que mon oncle ne disait pas la vérité ?

850

DUCHESSE

— Oui, mon enfant.

FILS

— Je ne peux pas le croire... Écoutez ! Quel est ce bruit-là ?...

ÉLISABETH

— Ah ! qui pourrait m'empêcher de pleurer et de gémir, — d'accuser mon sort et de me tourmenter ? — Je veux m'allier au noir désespoir contre mon âme — et devenir l'ennemie de moi-même !

855

DUCHESSE

— Pourquoi cette scène de brusque désolation ?

ÉLISABETH

— Pour achever un acte de tragique violence. — Édouard, mon seigneur, ton fils, notre roi, est mort. — Pourquoi reste-t-il des branches quand la

racine a disparu ? — Pourquoi les feuilles qui n'ont plus leur sève ne se dessèchent-elles pas ? — Si c'est vivre que vous voulez, lamentez-vous ;⁸⁶⁰
 si c'est mourir, hâtez-vous : — que nos âmes puissent rattraper celle du
 roi de leurs ailes rapides ; — que nous puissions, sujets obéissants,
 l'escorter — dans son nouveau royaume d'immuable repos !

FILS DE CLARENCE

— Ah ! tante ! vous n'avez pas pleuré pour la mort de notre père : —
 pourquoi vous aiderions-nous de nos larmes filiales ?

865

FILLE

— Pas un cri n'a répondu à notre détresse orpheline : — eh bien, que
 votre douleur douairière reste sans écho !

ÉLISABETH

— Je ne veux pas de secours à mes lamentations ! — Le désespoir en moi
 n'est pas aride : — il peut faire affluer toutes ses sources dans mes yeux,
 — jusqu'à ce que, gouvernée par la lune humide, — la marée de mes
 larmes submerge le monde ! — Ah ! mon mari ! mon cher seigneur⁸⁷⁰
 Édouard !

ENFANTS

— Ah ! notre père ! notre cher seigneur Clarence !

DUCHESSE

— Hélas ! mes deux enfants ! Édouard ! Clarence !

ÉLISABETH

— Quel autre soutien avais-je qu'Édouard ? Et il n'est plus !

875

ENFANTS

— Quel autre soutien avons-nous que Clarence ? Et il n'est plus !

DUCHESSE

— Quels autres soutiens avais-je qu'eux deux ? Et ils ne sont plus !

ÉLISABETH

— Jamais veuve ne fit une perte si chère !

ENFANTS

— Jamais orphelins ne firent une perte si chère !

DUCHESSE

— Jamais mère ne fit une perte si chère ! — Hélas ! Je suis mère pour
toutes ces angoisses : — les malheurs qu'ils se partagent, moi, je les ai
entiers ! 880

DUCHESSE

Montrant Élisabeth.

DUCHESSE

— Elle pleure un Édouard, et moi aussi. — Je pleure un Clarence, et elle,
non. 885

DUCHESSE

Montrant le fils et la fille de Clarence.

DUCHESSE

— Ces enfants pleurent Clarence, et moi je le pleure aussi. — Je pleure un Édouard, et eux, ils ne le pleurent pas. — Hélas ! c'est sur moi, triplement désolée, — que vous trois vous versez toutes vos larmes ! Je suis la nourrice de votre douleur, — et je l'allaité de sanglots !

890

DORSET

— Remettez-vous, chère mère. Dieu s'offense — de vous voir accueillir son œuvre par ces tristes remerciements. — Dans le commun de la vie, cela passe pour ingratitude — de rendre de mauvaise grâce — ce qu'une main bienfaisante a généreusement prêté. — C'est une ingratitude bien plus grande d'accuser ainsi le ciel — parce qu'il réclame le prêt royal que vous teniez de lui.

895

RIVERS

Entrent Richard, Buckingham, Stanley, Hastings, Ratcliff et autres.

RICHARD

— Consolez-vous, ma sœur : nous avons tous sujet — de pleurer l'astre rayonnant qui vient de s'obscurcir ; — mais nul ne peut réparer ses pertes par des pleurs.

900

RICHARD

À la duchesse d'York.

RICHARD

— Madame ma mère, je vous demande bien pardon, — je n'avais pas vu votre grâce... J'implore humblement — à vos genoux votre bénédiction.

DUCHESSE

— Que Dieu te bénisse et mette dans ton cœur la douceur, — l’amour, la charité, l’obéissance et la fidélité au devoir !

905

RICHARD

— Amen ! Et qu’il me fasse mourir vieux bonhomme ! — C’est la conclusion de toute bénédiction maternelle. — Je m’étonne que sa grâce l’ait oubliée.

RIVERS

— Pourquoi par une petite escorte, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM

— Parbleu, milord, de peur que, dans une foule, — la blessure de la haine, à peine fermée, ne se rouvrit : — le péril en serait d’autant plus grand — que l’État est faible et non encore gouverné. — Quand tous les chevaux ont la bride sur le cou — et peuvent diriger leur course où ils veulent, — mon avis est qu’on doit prévenir — le danger du mal comme le mal lui-même.

910

915

RICHARD

— J’espère que le roi a fait la paix entre nous tous ; — le raccommodement est ferme et sincère chez moi.

RIVERS

— Et chez moi aussi ; et chez tous, je pense. — Mais, puisqu’il est tout frais encore, il ne faut pas — l’exposer au danger d’une rupture — qui serait fort possible au milieu d’une compagnie nombreuse. — Aussi je pense, avec le noble Buckingham, — qu’il est convenable de n’envoyer — que peu de monde chercher le prince

920

RIVERS

HASTINGS

— Je le pense aussi.

RICHARD

— Soit. Allons décider — quels seront ceux qui devront courir immédiatement à Ludlow.⁹²⁵

RICHARD

À la reine.

RICHARD

— Madame,

RICHARD

À la duchesse.

RICHARD

et vous, ma mère, irez-vous — donner votre avis sur cette importante affaire ?⁹³⁰

RICHARD

Tous sortent, excepté Richard et Buckingham.

BUCKINGHAM

— Milord, quels que soient ceux qui vont chercher le prince, — au nom du ciel, ne restons ici ni l'un ni l'autre. — En chemin, comme prologue à l'histoire dont nous venons de parler, — je saisisrai l'occasion — d'écarter⁹³⁵ du prince l'altière famille de la reine.

RICHARD

— Ô mon autre moi-même, mon conseil d'État, — mon oracle, mon prophète !... Mon cher cousin, — je me laisse diriger comme un enfant. — À Ludlow donc ! Ne restons pas en arrière.

RICHARD

Ils sortent.

940

RICHARD

‌

SCÈNE VII

(Toujours à Londres. — Une rue.)

PREMIER CITOYEN

— Bonjour, voisin ; où courez-vous si vite ?

DEUXIÈME CITOYEN

— Je le sais à peine moi-même, je vous jure, — savez-vous la nouvelle ?

PREMIER CITOYEN

Oui : le roi est mort.

DEUXIÈME CITOYEN

— Mauvaise nouvelle, par Notre-Dame. Rarement le successeur vaut mieux. — J'en ai peur, j'en ai peur, cela va faire chanceler le monde.

945

TROISIÈME CITOYEN

— Voisins, Dieu vous assiste !

PREMIER CITOYEN

Bonjour, monsieur.

TROISIÈME CITOYEN

— La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle ?

DEUXIÈME CITOYEN

— Oui, monsieur, elle n'est que trop vraie : Dieu nous garde, en attendant !

950

TROISIÈME CITOYEN

— Alors, mes maîtres, préparez-vous à voir du trouble dans le monde.

PREMIER CITOYEN

— Non, non. Par la grâce de Dieu, son fils régnera.

TROISIÈME CITOYEN

— Malheur au pays qui est gouverné par un enfant !

DEUXIÈME CITOYEN

— Il y a espoir d'être gouvernés, d'abord, — pendant sa minorité, par un conseil sous son nom, — et puis, par lui-même dès que les années⁹⁵⁵ l'auront mûri. — Alors, et jusqu'alors, nous serons bien gouvernés, j'en suis sûr !

PREMIER CITOYEN

— L'État était dans la même situation lorsque Henry VI — fut couronné à Paris à l'âge de neuf ans.

960

TROISIÈME CITOYEN

— Dans la même situation, dites-vous ? Non, non, mes braves amis, Dieu le sait ; — car alors l'Angleterre était riche en politiques fameux — et en graves conseillers ; alors le roi — avait pour protéger sa grâce des oncles vertueux.

PREMIER CITOYEN

— Eh bien, celui-ci en a également, et du côté de son père et du côté de sa mère.

965

TROISIÈME CITOYEN

— Plût au ciel que tous ses oncles fussent du côté de son père, — ou, mieux encore, qu'il n'en eût aucun de ce côté ! — Leurs prétentions rivales auprès du roi — nous froisseront tous, si Dieu n'y met bon ordre. — Oh ! le duc de Glocester est bien dangereux ; — les fils et les frères de la reine sont hautains et arrogants. — Si, au lieu de gouverner, ils étaient⁹⁷⁰ gouvernés eux-mêmes, — notre pays malade retrouverait quelque soulagement.

PREMIER CITOYEN

— Allons, allons, nous voyons la chose en noir : tout ira bien.

TROISIÈME CITOYEN

— Quand les nuages se montrent, les hommes sages mettent leur manteau. — Quand les feuilles tombent, c'est qu'alors l'hiver approche. — 975
Quand le soleil se couche, qui ne s'attend à la nuit ? — Des orages intempestifs font prévoir une disette. — Tout peut aller bien ; mais, si Dieu le veut ainsi, — c'est plus que nous ne méritons ou que je n'espère.

DEUXIÈME CITOYEN

— À vrai dire, la crainte remplit tous les cœurs. — Vous ne pouvez cau- 980
ser avec personne — qui n'ait l'air accablé et tout effrayé.

TROISIÈME CITOYEN

— À la veille des révolutions, c'est toujours ainsi. — Par un instinct divin, les esprits des hommes pressentent — le danger imminent, comme on voit — s'enfler les lames à l'approche d'un ouragan, — Mais confions tout à Dieu !... Où allez-vous ? 985

DEUXIÈME CITOYEN

— Eh ! parbleu ! nous avons été mandés par les juges.

TROISIÈME CITOYEN

— Et moi aussi. Je vous ferai compagnie.

TROISIÈME CITOYEN

Ils sortent.

TROISIÈME CITOYEN

‌

SCÈNE VIII

(Londres. — Une chambre dans le palais.)

REINE ÉLISABETH

L'ARCHEVÊQUE.

990

REINE ÉLISABETH

— La nuit dernière, m'a-t-on dit, ils ont couché à Northampton ; — ils seront ce soir à Stony-Stratford. — Demain ou après, ils seront ici.

DUCHESSE

— Je désire de tout mon cœur voir le prince. — J'espère qu'il a bien grandi depuis que je ne l'ai vu.

ÉLISABETH

— Mais j'ai appris que non. On dit que mon fils York — est devenu presque aussi grand que lui.

995

ÉLISABETH

LE DUC D'YORK.

ÉLISABETH

— C'est vrai, ma mère ; mais je voudrais que cela ne fût pas.

DUCHESSE

— Pourquoi, mon cher cousin ? il est bon de grandir.

DUCHESSE

LE DUC D'YORK.

1000

DUCHESSE

— Grand'mère, un soir que nous étions à souper, — mon oncle Rivers fit la remarque que je grandissais — plus que mon frère. « Ah ! dit mon oncle Gloucester, — petites herbes ont de la grâce, mauvaises herbes croissent vite. » — Et, depuis ce temps-là, il me semble que je ne voudrais pas grandir si rapidement, — puisque les fleurs embaumées sont lentes et les mauvaises herbes hâtives.

1005

DUCHESSE

L'ARCHEVÊQUE.

DUCHESSE

— Et certes, c'est ce qu'il est aussi, gracieuse madame.

DUCHESSE

— Je veux bien l'espérer. Mais il faut toujours que les mères s'inquiètent.

1010

DUCHESSE

LE DUC D'YORK.

DUCHESSE

— Ma foi, si je m'en étais souvenu, — j'aurais pu lancer à sa grâce, mon oncle, une raillerie — sur sa croissance, qui aurait mieux porté que la sienne.

DUCHESSE

— Comment, mon petit York ? dis-moi cela, je t'en prie.

1015

DUCHESSE

LE DUC D'YORK.

DUCHESSE

— Parbleu ! on dit que mon oncle grandissait si vite, — qu'à l'âge de deux heures, il pouvait grignoter une croûte. — Moi, il a fallu que j'eusse deux ans accomplis avant d'avoir une dent. — Grand'mère, ç'aurait été là une plaisanterie mordante.

1020

DUCHESSE

— Je t'en prie, mon joli York, qui t'a conté cela ?

DUCHESSE

LE DUC D'YORK.

DUCHESSE

— Sa nourrice, grand'mère.

DUCHESSE

— Sa nourrice ! Comment ! elle était morte avant que tu fusses né.

DUCHESSE

LE DUC D'YORK.

1025

DUCHESSE

— Si ce n'était pas elle, je ne puis dire qui me l'a dit.

ÉLISABETH

— Petit bavard ! Allons, vous êtes trop malicieux.

ÉLISABETH

L'ARCHEVÊQUE.

ÉLISABETH

— Bonne madame, ne grondez pas l'enfant.

ÉLISABETH

— Les murs ont des oreilles.

1030

UN COURRIER

L'ARCHEVÊQUE.

UN COURRIER

Voici un courrier. — Quelles nouvelles ?

COURRIER

Des nouvelles, milord, — qu'il me coûte de révéler.

ÉLISABETH

Comment est le prince ?

COURRIER

— Bien, madame, en bonne santé.

1035

DUCHESSE

Quelles sont donc tes nouvelles ?

COURRIER

— Lord Rivers et lord Grey sont envoyés en prison à Pomfret, — et, avec eux, sir Thomas Vaughan.

DUCHESSE

— Qui les a fait arrêter ?

COURRIER

Les puissants ducs — de Gloucester et de Buckingham.

1040

COURRIER

L'ARCHEVÊQUE.

COURRIER

Et pour quelle offense ?

COURRIER

— J’ai déclaré tout ce que je savais. — Pourquoi, par quel motif ces nobles ont-ils été arrêtés ? — c’est ce que j’ignore absolument, mon gracieux lord.

1045

DUCHESSE

— Jours maudits d’agitations et de querelles, — que de fois mes yeux vous ont vus renaître ! — Mon mari a perdu la vie pour gagner la couronne ; — mes fils, secoués sans cesse du faite à l’abîme, — m’ont fait jouir de leurs succès et pleurer de leurs revers. — Et, quand ils sont enfin établis, quand les discordes intérieures — ont été balayées, eux-mêmes, les vainqueurs, ils — se font la guerre, frère contre frère, — sang contre sang, chacun contre soi-même. Ô dénaturée — et frénétique haine, arrête là ta fureur damnée : — sinon, puissé-je mourir pour ne plus voir la mort !

1050

ÉLISABETH

— Viens, viens, mon enfant. Allons dans le sanctuaire. — Madame, adieu.

1055

DUCHESSE

Arrêtez, je vais avec vous.

ÉLISABETH

— Vous n’avez pas de raison pour cela.

ÉLISABETH

L’ARCHEVÊQUE , à la reine.

ÉLISABETH

Venez, ma gracieuse dame. — Et emportez avec vous votre trésor et tous vos biens. — Pour moi, je remets à votre grâce — les sceaux que je gardais. Et puisse le ciel me traiter — aussi bien que je vous servirai, vous et les vôtres ! — Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

ÉLISABETH

Ils sortent.

ÉLISABETH

‌

1065

SCÈNE IX

(Londres. — Une rue.)

BUCKINGHAM

— Soyez le bien venu, doux prince, dans Londres, votre chambre royale

BUCKINGHAM

!

RICHARD

— Bienvenu, mon cher cousin, souverain de mes pensées ! — La fatigue de la route vous a rendu mélancolique.

PRINCE

— Non, mon oncle : mais nos contrariétés pendant le voyage — l'ont
rendu fastidieux, pénible, accablant. — Je voudrais plus d'oncles ici pour
me recevoir. 1070

RICHARD

— Doux prince, la vertu immaculée de votre âge — n'a pas encore plongé dans la perfidie du monde. — Vous ne pouvez distinguer d'un homme — que ses dehors extérieurs ; et, Dieu le sait, — ils s'accordent rarement,
pour ne pas dire jamais, avec le cœur. — Ces oncles que vous voudriez
ici étaient des hommes dangereux ; — votre grâce ne faisait attention
qu'à leurs paroles sucrées, — et ne voyait pas le poison de leurs cœurs.
— Dieu vous garde d'eux et d'aussi faux amis ! 1075

PRINCE

— Dieu me garde de faux amis ! Mais ils ne l'étaient pas. 1080

RICHARD

— Milord, voici le maire de Londres qui vient vous saluer.

LORD MAIRE

— Que Dieu accorde à votre grâce la santé et d'heureux jours !

PRINCE

— Je vous remercie, mon bon lord ! Merci à vous tous.

PRINCE

Le lord maire et son cortège se retirent.

PRINCE

— Je croyais que ma mère et mon frère York — seraient depuis longtemps venus à notre rencontre. — Fi ! quel traînard que ce Hastings, qui n'arrive pas — nous dire s'ils viennent ou non. 1085

BUCKINGHAM

— Justement le voici qui arrive tout en sueur.

PRINCE

— Soyez le bienvenu, milord. Eh bien, notre mère viendra-t-elle ?

HASTINGS

— La reine, votre mère, et votre frère York — sont entrés dans un sanctuaire : — pour quel motif, Dieu le sait ; moi, je l'ignore. Le tendre prince — aurait bien voulu venir avec moi au-devant de votre grâce, — mais sa mère l'a retenu de force. 1090

BUCKINGHAM

— Fi ! quel procédé déplacé et désobligeant ! — Lord cardinal, votre grâce veut-elle aller — engager la reine à envoyer immédiatement — le duc d'York à son auguste frère ? — Si elle refuse, lord Hastings, allez-y aussi, — et arrachez-le de force de ses bras jaloux. 1095

BUCKINGHAM

— Vous vous obstinez sans raison, milord, — à défendre si cérémonieusement la tradition. — Pesez la chose avec le gros bon sens de notre âge : — vous ne violez pas le sanctuaire en vous emparant du prince. — Le bénéfice de l'asile est toujours accordé — à ceux qui, par leurs actions, l'ont rendu nécessaire, — et à ceux qui ont assez de jugement pour le réclamer. — Mais le prince ne l'a ni réclamé ni rendu néces- 1100

saire ; — et aussi, dans mon opinion, il n'y a pas droit. — Ainsi, en l'enlevant de la retraite qui pour lui n'en est pas une, — vous ne violez
ni charte ni privilège. — J'ai souvent entendu parler de sanctuaire offert
à des hommes ; — mais à des enfants, jamais. 1105

CARDINAL

— Milord, votre opinion domine pour cette fois la mienne : — allons, lord Hastings, venez-vous avec moi ?

HASTINGS

— Je pars, milord. 1110

PRINCE

— Mes bons lords, faites toute la diligence possible.

PRINCE

Le cardinal et lord Hastings sortent.

PRINCE

— Dites donc, oncle Gloucester, si notre frère arrive, — où logerons-nous jusqu'au jour de notre couronnement ?

PRINCE

— Je n'aime pas la Tour du tout. — Milord, est-ce bien Jules César qui l'a
bâtie ? 1115

RICHARD

— C'est lui, mon gracieux lord, qui en a jeté les fondements. — Mais elle a été reconstruite par les âges suivants.

PRINCE

- Est-ce un fait constaté par les archives ou seulement par la tradition
- successive des âges, que c'est César qui l'a bâtie ?

1120

BUCKINGHAM

- Par les archives, mon gracieux lord.

PRINCE

- Mais, supposons, milord, que la vérité ne fût pas enregistrée. — Il suffirait, ce me semble, qu'elle fût racontée par toutes les générations, — pour vivre d'âge en âge — jusqu'au dernier jour du monde.

RICHARD

- Si sage, si jeune, jamais, dit-on, on ne vit longtemps.

1125

PRINCE

- Que dites-vous, mon oncle ?

RICHARD

- Je dis que, sans qu'il soit besoin de caractères, la renommée vit longtemps.

RICHARD

- À part.

RICHARD

- Ainsi, comme l'antique vice Iniquité

1130

RICHARD

, — j’attribue deux sens au même mot.

PRINCE

— Ce Jules César était un fameux homme. — Les trésors que sa valeur a légués à son esprit, — son esprit les a consignés pour faire vivre sa valeur. — La mort n’a pas vaincu ce vainqueur : — car maintenant il vit dans la gloire, sinon dans la vie. — Je vous dirai une chose, mon cousin Buckingham.

1135

BUCKINGHAM

— Quoi, mon gracieux lord ?

PRINCE

— Si je vis jusqu’à ce que je sois homme, — je veux faire de nouveau triompher nos anciens droits sur la France, — ou mourir en soldat, après avoir vécu en roi.

1140

RICHARD

— À court été printemps précoce !

BUCKINGHAM

— Enfin, heureusement, voici le duc d’York.

PRINCE

— Richard d’York ! comment se porte notre frère bien-aimé ?

PRINCE

LE DUC D’YORK.

PRINCE

— Bien, mon redoutable seigneur : c'est ainsi que je dois vous appeler désormais. 1145

PRINCE

— Hélas ! oui, frère : à notre grand chagrin, comme au vôtre ! — elle est si récente encore la mort de celui qui pouvait conserver ce titre, — et qui vient de perdre en mourant la majesté royale !

RICHARD

— Comment se porte notre cousin, le noble lord d'York ? 1150

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Je vous remercie, gentil oncle. Oh ! milord, — vous disiez que les mauvaises herbes croissent vite : — voyez, le prince mon frère m'a dépassé de beaucoup.

RICHARD

— C'est vrai, milord. 1155

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

Il est donc mauvais ?

RICHARD

— Oh ! mon bon cousin, je ne dois pas dire ça.

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Il a donc moins que moi sujet de vous en vouloir.

1160

RICHARD

— Il peut me commander, lui, comme mon souverain : — tandis que vous, vous n'avez sur moi que le pouvoir d'un parent.

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Je vous en prie, oncle, gratifiez-moi de ce poignard.

RICHARD

— De mon poignard, petit cousin ? avec plaisir.

1165

PRINCE

— Mendier ainsi, frère !

PRINCE

LE DUC D'YORK.

PRINCE

— Bah ! de mon bon oncle ! Une chose qu'il me donnera, j'en suis sûr, —
et sans regret, car ce n'est qu'un joujou.

RICHARD

— Je veux faire à mon cousin un cadeau plus considérable.

1170

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Un cadeau plus considérable ? Oh ! l'épée par-dessus le marché !

RICHARD

— Volontiers, gentil cousin, si elle était assez légère.

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Oh ! alors, je le vois, vous ne voulez faire que de légers cadeaux. —
Pour les choses de poids, vous diriez au mendiant : nenni !

1175

RICHARD

— Elle est trop pesante pour vous à porter.

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Je la porterais légèrement, fût-elle plus pesante encore.

RICHARD

— Vous voudriez donc avoir ma lame, petit lord ?

1180

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Je le voudrais, pour vous remercier du nom que vous me donnez.

RICHARD

— Lequel ?

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

Petit !

1185

PRINCE

— Milord d'York sera toujours taquin en parole : — mon oncle, vous aurez la grâce de le supporter.

PRINCE

LE DUC D'YORK.

PRINCE

— De me porter, vous voulez dire, et non de me supporter. — Oncle, mon frère se moque de vous et de moi ; — parce que je suis petit comme un singe, — il croit que vous devriez me porter sur vos épaules. ¹¹⁹⁰

BUCKINGHAM

— Avec quel piquant esprit il raisonne ! — Pour mitiger le sarcasme qu'il jette à son oncle, — il se raille lui-même gentiment, adroitement. — Si malin et si jeune, c'est merveilleux !

RICHARD

— Mon gracieux lord, vous plairait-il de vous remettre en route ? — Moi et mon bon cousin Buckingham, — nous allons trouver votre mère pour la supplier — de vous rejoindre à la Tour et de vous y faire fête. ¹¹⁹⁵

RICHARD

LE DUC D'YORK.

RICHARD

— Quoi, vous voulez aller à la Tour, milord ?

PRINCE

— Milord protecteur dit qu'il le faut. ¹²⁰⁰

PRINCE

LE DUC D'YORK.

PRINCE

— Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

PRINCE

— Pourquoi ! qu’y craindriez-vous ?

PRINCE

LE DUC D’YORK.

PRINCE

— Ma foi ! le spectre irrité de mon oncle Clarence : — ma grand’mère
m’a dit qu’il avait été assassiné là. 1205

PRINCE

— Je n’ai pas peur des oncles morts.

RICHARD

Ni vivants, j’espère.

PRINCE

— S’ils étaient encore vivants, je suis sûr que je n’aurais pas à les
craindre. — Mais, marchons, milord, et, le cœur accablé, — en pensant à
eux, rendons-nous à la Tour. 1210

PRINCE

Sortent le prince de Galles, le duc d’York, Hastings, le Cardinal et les
courtisans.

BUCKINGHAM

— Pensez-vous, milord, que ce petit bavard d’York — n’ait pas été excité
par son artificieuse mère — à vous railler et à vous bafouer de cette fa-
çon offensante ? 1215

BUCKINGHAM

— Bien ! laissons-les tranquilles. — Approche, cher Catesby. Tu as juré — solennellement d'exécuter ce que nous méditons, — comme de cacher soigneusement ce que nous t'avons confié. — Tu as entendu nos raisons, chemin faisant : — que crois-tu ? Ne serait-ce pas chose facile de faire —¹²²⁰ entrer William lord Hastings dans le projet — que nous avons d'installer ce noble duc — sur le trône royal de cette île fameuse ?

CATESBY

— Il aime tant le prince, en souvenir de son père, — qu'on ne pourra l'entraîner à rien contre lui.

BUCKINGHAM

— Et Stanley ? qu'en penses-tu ? voudra-t-il ?

1225

CATESBY

— Il fera tout comme Hastings.

BUCKINGHAM

— Eh bien, arrêtons-nous à ceci : cher Catesby, — va trouver lord Hastings, sonde-le sur notre projet, comme sur une chose en l'air, — et convoque-le pour demain à la Tour, — afin de figurer au couronnement

BUCKINGHAM

. — Si tu le trouves bien disposé pour nous, — encourage-le et dis-lui toutes nos raisons. — S'il est de plomb et de glace, froid et malveillant, — sois de même : romps là l'entretien, — et viens nous instruire de son inclination ; — car demain nous tiendrons deux conseils séparés, — où tu seras appelé toi-même à un haut emploi.

1230

BUCKINGHAM

— Bon Catesby, termine rondement cette affaire.

1235

CATESBY

— Avec tout le zèle possible, mes bons lords.

RICHARD

— Catesby, aurons-nous de vos nouvelles avant de nous coucher ?

CATESBY

— Oui, milord.

RICHARD

— Vous nous trouverez tous deux à Crosby-House.

RICHARD

Catesby sort.

1240

BUCKINGHAM

— Maintenant, milord, que devons-nous faire, si nous nous apercevons
— que Hastings ne se prête pas à notre complot ?

RICHARD

— Lui trancher la tête, mon cher : nous ferons quelque chose... — Toi,
aie soin, quand je serai roi, de me réclamer — le comté d'Hereford et
tous les biens-meubles — dont le roi mon frère était en possession.

1245

BUCKINGHAM

— Je réclamerai cette promesse de votre grâce.

RICHARD

— Attends-toi à la voir exécuter de tout cœur. — Allons, soupçons de bonne heure, que nous puissions ensuite — digérer congrûment nos complots.

RICHARD

Ils sortent.

1250

RICHARD

‌

SCÈNE X

(Devant la maison de lord Hastings.)

COURRIER

— Milord ! milord !

HASTINGS

Qui frappe ?

COURRIER

Quelqu'un de la part de lord Stanley.

HASTINGS

— Quelle heure est-il ?

1255

COURRIER

Sur le coup de quatre heures.

HASTINGS

— Est-ce que ton maître ne peut pas dormir, ces longues nuits-ci ?

COURRIER

— Cela semblerait, d'après ce que j'ai à vous dire. — D'abord, il fait ses compliments à votre noble seigneurie.

HASTINGS

— Et après ?

1260

HASTINGS

— Va, l'ami, va, retourne à ton seigneur. — Dis-lui de ne pas s'alarmer de ces deux conseils séparés. — Son honneur et moi, nous sommes dans l'un, — et dans l'autre est mon excellent ami Catesby : — il ne peut s'y rien passer qui nous touche, — sans que j'en sois informé. — Dis-lui que ses craintes sont creuses et sans fondement. — Quant à ses rêves... je m'étonne qu'il ait la faiblesse — de prendre au sérieux les moqueries d'un sommeil agité. — Fuir le sanglier avant que le sanglier nous poursuive, — ce serait exciter le sanglier à nous courir sus — et à chasser sur une piste qu'il ne voulait pas suivre. — Va, dis à ton maître de se lever et de venir me rejoindre : — nous irons ensemble à la Tour, — où il verra que le sanglier nous traitera gentiment.

1265

1270

COURRIER

— Je pars, milord, et je lui répéterai ce que vous dites.

COURRIER

Il sort.

CATESBY

— Mille bons lendemains à mon noble lord !

HASTINGS

— Bonjour, Catesby. Vous êtes sur pied de bonne heure. — Quelles nou-
velles, quelles nouvelles dans notre empire chancelant ? 1275

CATESBY

— Oui, vraiment, milord, ce monde est bien vacillant : — et je crois qu'il ne se tiendra droit — que quand Richard portera la guirlande royale.

HASTINGS

— Comment ! la guirlande ? Veux-tu dire la couronne ?

CATESBY

— Oui, mon bon lord.

1280

HASTINGS

— Cette couronne-ci tombera de mes épaules, — avant que je voie la couronne si odieusement déplacée. — Ça, as-tu pu soupçonner qu'il y aspire ?

CATESBY

— Oui, sur ma vie : et il espère vous trouver à l'avant-garde — de son parti, pour la lui faire gagner. — Sur ce, il vous envoie cette bonne nouvelle — qu'aujourd'hui même, vos ennemis, — les parents de la reine, doivent mourir à Pomfret. 1285

HASTINGS

— Vrai ! je ne prendrai pas le deuil pour cette nouvelle ; — ils ont toujours été mes adversaires. — Mais que je donne ma voix à Richard — pour fermer aux héritiers de mon maître leur légitime succession, — non ! je ne le ferai pas, Dieu le sait, quand je devrais mourir ! 1290

CATESBY

— Dieu garde votre seigneurie dans ces gracieuses intentions !

HASTINGS

— Mais quant à ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître, — je rirai douze mois de suite — d'avoir assez vécu pour assister à leur tragédie. — Sache-le, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, — j'en ferai expédier encore d'autres qui n'y pensent guère. 1295

HASTINGS

— Oh ! monstrueuse, monstrueuse ! Et c'est ce qui arrive — à Rivers, à Vaughan, à Grey ; et il en sera ainsi — pour d'autres encore, qui se croient en sûreté — comme toi et moi, nous, tu le sais, si chers — au prince Richard et à Buckingham ! 1300

CATESBY

— Les deux princes vous placent bien haut dans leur estime.

CATESBY

À part.

CATESBY

— Si haut qu'ils lui mettront la tête par-dessus certain pont.

HASTINGS

— Je le sais, et certes je l'ai mérité !

HASTINGS

— Allons ! allons ! où est donc votre épieu, mon cher ? — Vous avez
peur du sanglier, et vous allez ainsi désarmé ?

1305

STANLEY

— Bonjour, milord... Bonjour, Catesby. — Vous pouvez rire, mais, par la
sainte Croix, — je n'aime pas ces conseils séparés, moi !

HASTINGS

— Milord, je tiens à ma vie autant que vous à la vôtre, — et jamais de ma
vie, je vous jure, — elle ne m'a été plus précieuse qu'à présent : —
croyez-vous que, si je ne savais pas notre situation parfaitement sûre, —
je serais aussi triomphant que je le suis ?

1310

HASTINGS

— Venez ! venez ! deux mots à vous !... Savez-vous l'événement, mi-
lord ? — Aujourd'hui, les lords dont vous parlez sont décapités.

STANLEY

— Ils étaient, pour leur loyauté, plus dignes de porter leur tête — que
certains de leurs accusateurs de porter leur chapeau. — Mais, venez, mi-
lord, partons. 1315

STANLEY

Entre un Poursuivant d'armes .

HASTINGS

— Marchez devant ; j'ai à causer avec ce brave garçon.

HASTINGS

Stanley et Catesby sortent.

1320

HASTINGS

— Eh bien, drôle ? Comment va le monde avec toi ?

HASTINGS

LE POURSUIVANT D'ARMES.

HASTINGS

— D'autant mieux que votre seigneurie daigne me le demander.

HASTINGS

— Je puis te le dire, l'ami, il va mieux avec moi — que la dernière fois
que nous nous sommes rencontrés ici même. — Alors j'allais à la Tour
comme prisonnier, — à l'instigation des parents de la reine ; — mais
maintenant, je puis te le dire, garde cela pour toi, — aujourd'hui ces en- 1325

nemis-là sont mis à mort, — et je suis dans une meilleure situation que jamais.

HASTINGS

LE POURSUIVANT D'ARMES.

1330

HASTINGS

— Dieu maintienne les choses à la satisfaction de votre honneur !

HASTINGS

— Grand merci, mon brave : tiens, bois ceci à ma santé. —

HASTINGS

Il lui jette sa bourse.

HASTINGS

LE POURSUIVANT D'ARMES.

HASTINGS

Je remercie votre honneur.

1335

HASTINGS

Sort le poursuivant d'armes.

PRÊTRE

— Bonne rencontre, milord ! Je suis heureux de voir votre seigneurie.

HASTINGS

— Merci, bon sir John, merci de tout mon cœur. — Je vous suis bien redevable pour votre dernier office : — venez le prochain jour de Sabbath, et vous serez content de moi.

1340

BUCKINGHAM

— Quoi ! en conversation avec un prêtre, lord chambellan ? — Vos amis de Pomfret ont besoin d'un prêtre, — mais votre honneur n'a pas de confession qui le presse.

HASTINGS

— Sur ma foi, quand j'ai rencontré ce saint homme, — les gens dont vous parlez me sont revenus à l'esprit. — Eh bien, allez-vous à la Tour ?

1345

BUCKINGHAM

— Oui, milord ; mais je ne peux pas y rester longtemps. — J'en sortirai avant votre seigneurie.

HASTINGS

— Bien probablement ; car j'y reste à dîner.

BUCKINGHAM

— Et à souper aussi, quoique tu n'en saches rien.

BUCKINGHAM

Haut.

1350

BUCKINGHAM

— Allons, venez-vous ?

HASTINGS

Je vous suis, milord.

HASTINGS

Ils sortent.

HASTINGS

‌

SCÈNE XI

(Pomfret. Devant le château.)

RATCLIFF

— Allons, faites sortir les prisonniers.

1355

RIVERS

— Sir Richard Ratcliff, laisse-moi te dire ceci : — Aujourd’hui tu vas voir un sujet — mourir pour la vérité, pour le droit et pour la loyauté.

GREY

— Dieu garde le prince de toute votre clique ! — Vous êtes une bande de damnés vampires.

VAUGHAN

— Il en est parmi vous qui un jour crieront malheur pour tout ceci.

1360

RATCLIFF

— Dépêchons : la limite de votre vie est franchie.

GREY

— La voilà tombée sur nos têtes, la malédiction de Marguerite, — celle qu'elle a lancée contre Hastings, contre vous, contre moi, — pour être restés impassibles tandis que Richard poignardait son fils.

RIVERS

— Elle a maudit Richard aussi ! Elle a maudit Buckingham aussi ! — Elle¹³⁶⁵ a maudit Hastings aussi ! Oh ! souviens-toi, mon Dieu, — d'exaucer ses prières contre eux, comme en ce moment contre nous. — Quant à ma sœur, quant aux princes ses fils, — contente-toi, Dieu cher, de notre sang pur, — qui, tu le sais, va être versé injustement.

RATCLIFF

— Hâtons-nous : l'heure de votre mort est déjà passée.

1370

RIVERS

— Viens, Grey, viens, Vaughan, embrassons-nous ici ! — Au revoir dans le ciel !

RIVERS

Tous sortent.

RIVERS

‌

SCÈNE XII

(Londres. Une salle dans la Tour.)

HASTINGS

— Aujourd'hui, nobles pairs, l'objet de notre réunion — est de décider la¹³⁷⁵
question du couronnement. — Au nom de Dieu, parlez : à quand la jour-
née royale ?

BUCKINGHAM

— Tout est-il préparé pour la royale cérémonie ?

STANLEY

— Tout : il ne reste qu'à désigner le moment.

STANLEY

L'ÉVÊQUE.

1380

STANLEY

— Demain, à mon avis, serait un jour heureux.

BUCKINGHAM

— Qui connaît là-dessus les intentions de milord protecteur ? — Qui est
le plus avant dans la confiance du noble duc ?

BUCKINGHAM

L'ÉVÊQUE.

BUCKINGHAM

— C'est votre grâce, croyons-nous, qui connaît le mieux sa pensée.

1385

BUCKINGHAM

— Nous connaissons tous deux nos visages ; quant à nos cœurs, — il ne connaît pas plus le mien que moi le vôtre, — et je ne connais pas plus le sien, milord, que vous le mien. — Lord Hastings, vous êtes étroitement liés, vous et le duc.

HASTINGS

— Je sais,

1390

(et j'en remercie sa grâce)

HASTINGS

, que le duc m'aime bien. — Mais, quant à ses projets sur le couronnement, — je ne l'ai pas sondé, et il ne m'a signifié — en aucune façon son gracieux désir à ce sujet. — Mais vous, mon noble lord, vous pouvez fixer l'époque, — et je voterai au nom du duc. — J'ose affirmer qu'il ne le prendra pas en mauvaise part.

1395

RICHARD DE GLOCESTER

L'ÉVÊQUE.

RICHARD DE GLOCESTER

— Justement, voici le duc lui-même.

BUCKINGHAM

— Si vous n'étiez venu à point nommé, milord, — lord William Hastings aurait prononcé, — je veux dire voté pour vous, sur le couronnement du roi.

1400

RICHARD

— Personne ne pouvait le faire plus hardiment que lord Hastings. — Sa seigneurie me connaît bien et m'aime bien. — Milord d'Ély, la dernière fois que j'ai été à Holborn, — j'ai vu de belles fraises, là, dans votre jardin ; — je vous prie de m'en envoyer chercher quelques-unes.

RICHARD

L'ÉVÊQUE.

1405

RICHARD

— Ma foi ! oui, de tout mon cœur, milord.

RICHARD

Sort l'évêque d'Ély.

RICHARD

— Cousin Buckingham, un mot. — Catesby a sondé Hastings sur notre affaire : il a trouvé ce têtue-là si chaud — qu'il veut perdre la tête plutôt que de consentir — à ce que l'enfant de son maître, comme il l'appelle pieusement, — perde ses droits au trône d'Angleterre.

1410

BUCKINGHAM

Retirez-vous un moment ; je sortirai avec vous.

BUCKINGHAM

Sortent Richard et Buckingham.

STANLEY

— Nous n'avons pas encore fixé le jour triomphal. — Demain, à mon avis, c'est trop tôt. — Pour moi, je ne suis pas aussi bien préparé — que je le serais si l'on retardait le jour. ¹⁴¹⁵

STANLEY

Rentre l' Évêque d'Ély .

STANLEY

L'ÉVÊQUE.

STANLEY

— Où est milord protecteur ? J'ai envoyé chercher — ces fraises.

HASTINGS

— Sa grâce paraît joyeuse et bien disposée ce matin. — Il faut que milord ait en tête une idée qui lui plaît, — pour nous avoir dit bonjour d'un air si enjoué. — Je crois qu'il n'y a jamais eu dans toute la chrétienté — un homme qui puisse moins que lui cacher ses affections ou ses haines. — Par sa figure, vous connaîtrez tout de suite son cœur. ¹⁴²⁰

STANLEY

— Et qu'avez-vous jugé de son cœur, — d'après la mine qu'il a montrée ce matin ? ¹⁴²⁵

HASTINGS

— Morbleu ! ceci : qu'il n'en veut à personne ici ; — car, si cela était, il l'aurait montré dans ses regards.

RICHARD

— Je vous le demande à tous : dites-moi ce que méritent — ceux qui conspirent ma mort par les pratiques diaboliques — d'une sorcellerie damnée, et qui ont soumis — mon corps à leurs charmes infernaux ?

1430

HASTINGS

— La tendre affection que je porte à votre grâce, milord, — m'enhardit le premier, dans cette noble assemblée, — à prononcer la condamnation des coupables : quels qu'ils soient, — je dis, milord, qu'ils ont mérité la mort.

1435

RICHARD

— Eh bien, que vos yeux soient témoins du mal qu'on m'a fait. — Voyez comme je suis ensorcelé : regardez, mon bras — est desséché comme un rameau flétri ! — C'est la femme d'Édouard, cette monstrueuse sorcière, — et sa complice, cette garce, cette catin de Shore, — qui m'ont ainsi marqué de leurs sortilèges !

1440

HASTINGS

— Si elles ont commis cette action, mon noble lord...

RICHARD

— Si ! C'est toi, protecteur de cette damnée catin, — qui oses me parler de si ? Tu es un traître ! — À bas sa tête !... Ah ! je jure par saint Paul — que je ne dînerai pas que je ne l'aie vue à bas ! — Lovel et Ratcliff,

veillez à ce que ce soit fait. — Quant aux autres, que ceux qui m'aiment¹⁴⁴⁵
se lèvent et me suivent !

RICHARD

Richard et Buckingham sortent, suivis des conseillers. Lovel et Ratcliff
restent seuls avec Hastings.

HASTINGS

— Pitié, pitié pour l'Angleterre ! mais non pas pour moi ! — Niais que je
suis, j'aurais pu prévenir ceci. — Stanley avait rêvé que le sanglier lui¹⁴⁵⁰
arrachait son casque, — et j'en ai ri, et j'ai dédaigné de fuir. — Trois fois
aujourd'hui mon cheval a bronché sous son caparaçon, — et s'est cabré
en voyant la Tour, — comme s'il répugnait à me porter à la boucherie. —
Oh ! c'est maintenant que j'ai besoin du prêtre qui me parlait tantôt ! —
Que je me repens maintenant d'avoir dit à ce poursuivant d'armes, —¹⁴⁵⁵
d'un ton si triomphant, que mes ennemis — étaient égorgés aujourd'hui
à Pomfret, — et que j'étais plus que jamais sur d'être en grâce et en fa-
veur ! — Ô Marguerite ! Marguerite ! voici ton écrasante malédiction —
qui tombe sur la tête misérable du pauvre Hastings !...

RATCLIFF

— Allons ! allons ! dépêchez ! Le duc voudrait dîner. — Faites une courte¹⁴⁶⁰
confession. Il lui tarde de voir votre tête.

LOVEL

— Allons ! allons ! dépêchez. Cela ne sert à rien de s'exclamer.

HASTINGS

— Ô sanguinaire Richard ! Misérable Angleterre ! — Je te prédis les
temps les plus terribles — que le siècle le plus malheureux ait jamais

vus ! — Allons, menez-moi au billot et portez-lui ma tête. — J'en vois
sourire à ma chute qui bientôt seront morts.

1465

HASTINGS

Ils sortent.

HASTINGS

‌

SCÈNE XIII

(Londres. Les remparts de la Tour.)

RICHARD

— Allons ! cousin, peux-tu ainsi trembler et changer de couleur, —
étouffer ta respiration au milieu d'un mot, — recommencer ensuite, puis
t'arrêter encore, — comme si tu étais égaré, et fou de terreur ?

1470

RICHARD

— Oui. Tiens, le voici qui ramène le maire.

BUCKINGHAM

— Laissez-moi seul l'entretenir... Lord maire...

RICHARD

— Veillez au pont-levis, là-bas.

BUCKINGHAM

Écoutez ! écoutez ! le tambour !

1475

RICHARD

— Catesby, inspectez les remparts.

BUCKINGHAM

— Lord maire, la raison pour laquelle nous vous avons envoyé...

RICHARD

— Tourne-toi, défends-toi, voici les ennemis.

BUCKINGHAM

— Dieu et notre innocence nous protègent et nous gardent !

RICHARD

— Laissez passer. Ce sont des amis : Ratcliff et Lovel !

1480

LOVEL

— Voici la tête de cet ignoble traître, — ce dangereux et trop peu suspect Hastings !

BUCKINGHAM

— Allons ! allons ! c'était bien le traître le plus caché, le plus abrité — qui vécut jamais.

BUCKINGHAM

Au lord Maire.

1485

BUCKINGHAM

Auriez-vous pu imaginer ou même croire, — si, grâce à la protection divine, — nous n'étions encore vivants pour vous le dire, que ce traître subtil — avait comploté de nous assassiner aujourd'hui, — dans la salle du conseil, moi et mon bon lord Gloucester ? —

MAIRE

Quoi ! Vraiment ?

1490

RICHARD

— Ça ! nous prenez-vous pour des Turcs et pour des infidèles ? — Pensez-vous que nous aurions, contrairement aux formes de la loi, — procédé aussi brusquement à la mort du misérable, — si l'extrême péril de la circonstance, — la paix de l'Angleterre et le salut de nos personnes, — ne nous avaient forcés à cette exécution ?

1495

MAIRE

— Alors bien vous advienne ! Il avait mérité sa mort. — Et vos grâces ont bien fait — de donner cette leçon aux traîtres qui machineraient de pareils attentats. — Je n'ai jamais attendu de lui rien de meilleur, — depuis qu'il s'était ainsi lié avec mistress Shore.

MAIRE

— Mais, mon bon lord, la parole de votre grâce suffit : — c'est comme si¹⁵⁰⁰ je l'avais vu et entendu parler. — Et je ne doute pas, très-nobles princes, — de faire comprendre à nos fidèles citoyens — la justice de vos procédés dans cette affaire.

RICHARD

— C'est dans ce but que nous désirions la présence de votre seigneurie,
— afin d'éviter la censure d'un monde détracteur.

1505

BUCKINGHAM

— Mais, puisque vous êtes venu trop tard au gré de nos intentions, —
vous pourrez du moins attester, d'après notre dire, ce qu'elles étaient. —
Sur ce, mon bon lord maire, nous vous disons adieu.

BUCKINGHAM

Sort le lord Maire.

BUCKINGHAM

— Soyez tranquille, milord : je jouerai l'orateur — comme si les hono-
raires d'or, pour lesquels je plaide, — m'étaient destinés à moi-même !
Et sur ce, milord, adieu.

1510

RICHARD

— Si vous réussissez, amenez-les au château de Baynard ; — vous m'y
trouverez bien entouré — de révérends pères et de savants évêques.

BUCKINGHAM

— Je pars. Vers trois ou quatre heures, — comptez sur les nouvelles qui
doivent venir de Guildhall.

1515

BUCKINGHAM

Buckingham sort.

RICHARD

— Lovel, va en toute hâte chez le docteur Shaw.

RICHARD

À Catesby.

RICHARD

— Toi, va chez frère Penker. Dites-leur à tous deux — de venir me re-
trouver, avant une heure d'ici, au château de Baynard.

1520

RICHARD

Lovel et Catesby sortent.

RICHARD

Il sort.

GREFFIER

— Voici l'acte d'accusation de ce bon lord Hastings, — écrit en grosse de
ma plus belle main, — afin que lecture en soit faite aujourd'hui à Saint-
Paul. — Remarquez l'enchaînement des choses. — J'ai mis onze heures à
copier cet acte, — car c'est hier soir qu'il m'a été envoyé par Catesby. —
On avait bien mis autant de temps à rédiger l'original, — et pourtant il
n'y a pas cinq heures que lord Hastings vivait, — n'étant encore ni accu-
sé ni interrogé, libre, au grand air ! — Le beau monde que voilà, en at-
tendant ! Qui donc serait assez grossier — pour ne pas voir cette super-
cherie palpable ? — Mais qui donc aussi serait assez hardi pour ne pas
dire qu'il ne la voit pas ? — Le monde est méchant ; et tout doit aller
bien mal, — quand d'aussi vilaines actions ne doivent être vues que par
la pensée.

1525

1530

1535

GREFFIER

Il sort.

GREFFIER

‌

SCÈNE XIV

(Londres. La cour du château de Baynard.)

RICHARD

— Eh bien ! en bien ! que disent les citoyens ?

BUCKINGHAM

— Eh bien, par la sainte mère de notre Seigneur, — les citoyens restent cois ; ils ne disent pas un mot.

1540

RICHARD

— Avez-vous touché la bâtardise des enfants d'Édouard ?

BUCKINGHAM

— Oui. J'ai parlé de son engagement avec lady Lucy, — et de son autre engagement en France par procuration ; — de l'insatiable voracité de ses désirs, — de ses violences sur les femmes de la cité ; — de sa tyrannie pour des riens ; et de sa propre bâtardise, — par ce fait qu'il, a été conçu¹⁵⁴⁵ quand votre père était en France — et qu'il n'avait aucune ressemblance avec le duc. — En même temps j'ai rappelé vos traits, — à vous, véritable image de votre père, — tant par votre forme que par votre noblesse d'âme. — J'ai exposé toutes vos victoires en Écosse, — votre discipline

dans la guerre, votre sagesse dans la paix, — votre générosité, votre ver-¹⁵⁵⁰
tu, votre belle humilité !... — Enfin, rien de ce qui pouvait servir à vos
projets — n’a été omis ni traité négligemment dans mon discours. — Et,
quand ma harangue a tiré à sa fin, — j’ai sommé ceux qui aimaient le
bien de leur pays, — de crier : Dieu sauve Richard, roi d’Angleterre !

RICHARD

— Et l’ont-ils fait ?

1555

RICHARD

— Quelles bûches que ces muets ! Ils n’ont pas voulu parler ? — Est-ce
que le maire et ses confrères ne viendront pas ?

BUCKINGHAM

— Le maire est ici à deux pas. Affectez quelque crainte. — Ne vous laissez
haranguer qu’après de vives instances. — Alors, ayez soin d’avoir à
la main un livre de prières — et de paraître entre deux hommes
d’église ; — car je ferai à ce sujet une pieuse homélie. — Et ne vous laissez
pas aisément gagner à notre requête. — Jouez la vierge : répondez
toujours non, et prenez.

1560

RICHARD

— Je rentre. Si vous savez plaider aussi bien pour leur compte — que je
saurai dire non pour le mien, — nul doute que nous n’amenions la chose
à une heureuse issue.

1565

BUCKINGHAM

— Allez ! allez ! sur la terrasse. Voici le lord maire qui frappe.

BUCKINGHAM

Sort Richard.

BUCKINGHAM

— Soyez le bienvenu, milord. Je fais antichambre ici. — Je crois que le duc ne veut pas qu'on lui parle.

1570

BUCKINGHAM

— Eh bien ! Catesby, que dit votre maître à ma requête ?

CATESBY

— Il prie votre grâce, mon noble lord, — de venir le voir demain ou après. — Il est enfermé avec deux révérends pères, — absorbé dans une divine méditation, — et désire qu'aucune requête mondaine — ne le dérange de ces pieux exercices.

1575

BUCKINGHAM

— Retournez, mon bon Catesby, vers le gracieux duc ; — dites-lui que moi-même, le maire et les aldermen, — nous sommes venus conférer avec sa grâce — sur de graves sujets, sur des matières de haute importance — qui n'intéressent rien moins que notre bien à tous.

CATESBY

— Je vais l'en informer sur-le-champ.

1580

CATESBY

Il sort.

BUCKINGHAM

— Ah ! ah ! milord, ce prince-là n'est pas un Édouard ; — il n'est pas à se bercer sur un voluptueux lit de repos ; — il est à genoux, en méditation ; — non à s'ébattre dans l'étreinte des courtisanes, — mais à méditer avec deux théologiens profonds ; — non à dormir pour engraisser son corps paresseux, — mais à prier pour enrichir son âme vigilante. — Heureuse l'Angleterre, si ce prince vertueux — en assumait la souveraineté ! — Mais, vrai, je le crains, nous n'obtiendrons jamais cela de lui

1585

BUCKINGHAM

.

MAIRE

— Morbleu ! à Dieu ne plaise que sa grâce nous dise non !

1590

BUCKINGHAM

— Je le crains. Voici Catesby qui revient.

CATESBY

— Eh bien ! Catesby, que dit sa grâce ?

CATESBY

— Le duc se demande avec étonnement dans quel but vous avez assemblé — ces troupes de citoyens pour venir le trouver. — Sa grâce, n'ayant pas été prévenue, — craint, milord, que vous ne lui veuillez rien de bon.

1595

BUCKINGHAM

— Je suis fâché que mon noble cousin — me suspecte de ne lui vouloir rien de bon. — Par le ciel, nous venons à lui pleins d'amour. — Retour-

nez encore une fois près de sa grâce et dites-le-lui. — Quand des hommes religieux et dévots — sont à leur chapelet, il est dur de les en arracher, — tant leur fervente contemplation a de douceur.

1600

BUCKINGHAM

Catesby sort.

MAIRE

— Voyez donc ! voilà sa grâce debout entre deux ecclésiastiques !

BUCKINGHAM

— Deux soutiens de vertu pour un prince chrétien, — et qui le préservent des chutes de la vanité ! — Et voyez donc ! un livre de prières dans sa main : — véritable ornement à reconnaître un saint homme ! — Fameux Plantagenet, très-gracieux prince, — prête une oreille favorable à notre requête ; — et pardonne-nous cette interruption — de tes dévotions et de tes très-chrétiennes ferveurs.

1605

RICHARD

— Il n'est nul besoin, milord, d'une telle apologie. — C'est moi bien plutôt qui vous supplie de me pardonner, — si, dans mon zèle pour le service de mon Dieu, — j'ai négligé la visite de mes amis. — Mais laissons cela. Quel est le bon plaisir de votre grâce ?

1610

BUCKINGHAM

— C'en est un, je l'espère, qui plaira à Dieu, là-haut, — et à tous les hommes de bien de cette île sans chef.

RICHARD

— Je soupçonne que j’aurai commis quelque offense — qui aura déplu à la cité, — et que vous venez pour me reprocher mon erreur. 1615

BUCKINGHAM

— Vous l’avez dit, milord. Dieu veuille que votre grâce — daigne réparer sa faute, sur nos instances !

RICHARD

— À quoi bon, sans cela, respirer sur une terre chrétienne ?

BUCKINGHAM

— Milord, voici qui révèle la conscience de votre grâce : — mais, toutes les circonstances bien considérées, — ces scrupules sont subtils et frivoles. — Vous dites que cet enfant est le fils de votre frère Édouard : — oui, mais pas par sa femme légitime. — Car Édouard s’était engagé déjà avec lady Lucy : — votre mère vit encore pour attester sa promesse ; — plus tard il fut fiancé par procuration — à Bonne, sœur du roi de France. — Ces deux femmes mises à l’écart, est venue une pauvre solliciteuse, — une mère accablée d’enfants, — beauté sur le retour, veuve éplorée, — qui, dans le plein après-midi de ses charmes, — a conquis et fixé les regards libertins d’Édouard, — et qui l’a entraîné, du sommet élevé de toutes ses idées, — sur la pente vile de l’immonde bigamie. — C’est d’elle, dans ce lit illégitime, qu’il a eu — cet Édouard que par courtoisie nous appelons le prince. — Je pourrais discuter la chose plus amèrement, — si, par égard pour certaine vivante, — je ne retenais ma langue dans de discrètes limites. — Ainsi, mon bon lord, prenez pour votre royale personne — la dignité qui vous est offerte, — sinon pour nous rendre heureux, et avec nous le pays, — du moins pour ramener votre noble liguée, — de la corruption causée par les abus, — à la succession légitime et vraie. 1620
1625
1630
1635

MAIRE

— Acceptez, mon bon lord : vos bourgeois vous en conjurent.

BUCKINGHAM

— Ne refusez pas, puissant lord, l'offre de notre amour.

1640

CATESBY

— Oh ! rendez-les joyeux, accédez à leur légitime requête.

RICHARD

— Hélas ! pourquoi voulez-vous amonceler tant de soucis sur moi ? — Je ne suis pas fait pour l'empire et pour la majesté. — Je vous en supplie, ne le prenez pas mal : — je ne puis pas, je ne veux pas vous céder.

BUCKINGHAM

— Puisque vous refusez toujours, puisque, dans le zèle de votre amour, 1645
— vous répugnez à déposer un enfant, le fils de votre frère, — par un effet de la tendresse de cœur que nous vous connaissons, — de cette sensibilité si douce, si affectueuse, si efféminée — que nous avons remarquée en vous dans vos rapports avec votre famille — et, à vrai dire aussi, avec tout le monde, — eh bien, sachez-le ! que vous acceptiez ou non, — le 1650
fils de votre frère ne sera jamais notre roi. — Nous installerons quelque autre sur votre trône, — au mépris et pour la ruine de votre maison ; — et c'est dans cette résolution que nous vous quittons ici. — Venez, citoyens. Sang-dieu ! je ne veux plus le supplier.

RICHARD

— Oh ! ne jurez pas, milord de Buckingham

1655

RICHARD

RICHARD

Buckingham sort suivi des citoyens.

CATESBY

— Rappelez-les, cher prince : acceptez leur demande ; — si vous refusez, tout le pays en pâtira.

RICHARD

Catesby sort et ramène Buckingham et les autres.

1660

RICHARD

— Cousin Buckingham, et vous, sages, graves hommes, — puisque vous voulez me boucler la fortune sur le dos — pour m'en faire porter le poids, bon gré, mal gré, — il faut bien que j'aie la patience d'endurer le fardeau. — Mais si la noire calomnie, si le blâme à la face hideuse — viennent à la suite de ce que vous m'imposez, — la violence qui m'est faite me lavera — de leurs éclaboussures et de leurs taches. — Dieu sait, et vous pouvez le voir en partie vous-mêmes, — combien je suis loin de désirer cela.

1665

MAIRE

— Dieu bénisse votre grâce ! nous le voyons et nous le dirons.

RICHARD

— En le disant, vous ne direz que la vérité.

1670

BUCKINGHAM

— Je vous salue donc de cette royale acclamation : — Longue vie au roi Richard, le digne roi d'Angleterre !

Tous

— Amen !

BUCKINGHAM

— Vous plairait-il d'être couronné demain ?

RICHARD

— Quand il vous plaira, puisque vous le voulez.

1675

BUCKINGHAM

— Demain donc, nous ferons cortège à votre grâce ; — et sur ce , pleins de joie, nous prenons congé de vous.

RICHARD

— Allons ! revenons à nos œuvres pies.

RICHARD

À Buckingham.

RICHARD

— Adieu, mon bon cousin ! Adieu, chers amis !

1680

RICHARD

Tous sortent.

RICHARD

‌

SCÈNE XV

(Devant la Tour.)

DUCHESSE

— Qui vient à nous ?... ma nièce Plantagenet — que mène par la main sa bonne tante de Glocester ? — Sur ma vie, elle cherche l'entrée de la Tour — pour aller féliciter le jeune prince, dans la pure effusion de son cœur. ¹⁶⁸⁵

DUCHESSE

À lady Anne.

DUCHESSE

— Bonne rencontre, ma fille.

ANNE

Que Dieu accorde à vos grâces — des jours de bonheur et de joie !

ÉLISABETH

— Et à vous autant, bonne sœur ! Où allez-vous ?

ANNE

— Pas plus loin que la Tour : et, à ce que je devine, — avec la même intention que vous-mêmes, — pour y complimenter nos gentils princes. ¹⁶⁹⁰

ÉLISABETH

— Chère sœur, merci : nous entrerons toutes ensemble.

BRAKENBURY

— Très-bien, chère madame. Vous me pardonnerez, — si je ne puis vous permettre de les visiter : — le roi l’a expressément défendu.

ÉLISABETH

— Le roi ! qui cela ?

1695

BRAKENBURY

Je veux dire, le lord protecteur.

ÉLISABETH

— Que le Seigneur le protège contre ce titre de roi ! — A-t-il donc mis une barrière entre l’amour de mes enfants et moi ? — Je suis leur mère, qui oserait me séparer d’eux ?

DUCHESSE

— Je suis la mère de leur père, je veux les voir.

1700

ANNE

— Je suis leur tante par alliance, leur mère par amour. — Mène-moi donc à eux. C’est moi qui en porterai la faute ; — je te relève de ta consigne, à mes périls.

BRAKENBURY

— Non, madame, je ne puis m’en départir ainsi : — je suis lié par serment, pardonnez-moi donc.

1705

BRAKENBURY

Il sort.

STANLEY

— Mesdames, que je vous rencontre dans une heure d'ici seulement, — et, témoin respectueux, j'aurai à saluer sa grâce la duchesse d'York — comme la mère de deux belles reines.

STANLEY

À la duchesse de Gloucester.

1710

ÉLISABETH

— Ah ! coupez mon lacet, — que mon cœur comprimé ait la place de battre ; — sinon, je vais défaillir sous cette foudroyante nouvelle !

ANNE

— Déplorable aventure ! Oh ! nouvelle douloureuse !

DORSET

— Du courage, ma mère ! comment se trouve votre grâce ?

ÉLISABETH

— Ô Dorset, ne me parle pas ; va-t'en. — La mort et la destruction aboient sur tes talons. — Le nom de ta mère est fatal à ses enfants ! — Si tu veux dépister la mort, traverse les mers — et va vivre avec Richmond hors des atteintes de l'enfer. — Va, sauve-toi, sauve-toi de ce charnier, — de peur d'augmenter le nombre des morts, — et de me faire mourir esclave de la malédiction de Marguerite, — n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine reconnue d'Angleterre.

1715

1720

STANLEY

— Ce conseil, madame, est inspiré par une sage inquiétude.

STANLEY

À Dorset.

STANLEY

— Saisissez au plus vite l'avantage des heures. — Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils — qui ira à votre rencontre. —
Ne vous laissez pas retarder par un imprudent délai. 1725

STANLEY

LA DUCHESSE D'YORK.

STANLEY

— Ô cruelle dispersion causée par le vent du malheur ! — Sois maudite, ô ma matrice, nid de mort — qui as couvé pour le monde ce basilic — dont le regard inévitable est meurtrier ! 1730

STANLEY

— Allons, madame, allons ! j'ai été envoyé en toute hâte.

ANNE

— Et je vous suis bien malgré moi. — Oh ! plutôt à Dieu que le cercle — d'or qui doit entourer mon front, — fût un fer rouge, qui me brûlât jusqu'à la cervelle ! — Puissé-je être ointe d'un poison mortel — et mourir, avant que les hommes puissent dire : Vive la reine ! 1735

ÉLISABETH

— Va, va, pauvre âme, je n'envie pas ta gloire. — Pour nourrir ma rancune, inutile de te souhaiter du mal.

ANNE

— Non ? pourquoi ? Quand celui qui est aujourd'hui mon mari — vint à moi qui suivais le cercueil de Henry, — les mains à peine lavées du sang — de cet ange qui fut mon premier mari — et de ce saint mort que je suivais éplorée, — oh ! alors, quand je fus face à face avec Richard, —
voici quel souhait je fis : « Sois maudit, m'écriai-je, — pour m'avoir fait, 1740
à moi si jeune, cette vieillesse de veuve ! — quand tu te marieras, que le chagrin hante ton lit, — et que ta femme, s'il en est une assez folle pour le devenir, — ait plus de misères par ta vie — que tu ne m'en as causé 1745
par la mort de mon cher seigneur ! » — Hélas ! avant que j'eusse pu répéter cette imprécation, — oui, en un temps si court, mon cœur de femme — s'était laissé grossièrement captiver par des paroles emmiellées, — et m'avait mise sous le coup de ma propre malédiction. — Depuis lors, le sommeil a été refusé à mes yeux : — jamais, dans le lit de 1750
Richard, je n'ai goûté une heure — la rosée d'or du sommeil, — sans être incessamment réveillée par des rêves effrayants. — En outre, il me hait à cause de mon père Warwick : — et, je n'en doute pas, il se débarrassera bientôt de moi.

ÉLISABETH

— Pauvre cœur, adieu ! je plains tes douleurs.

1755

ANNE

— Pas plus que dans mon âme je ne déplore les vôtres.

DORSET

— Salut, malheureuse qui vas au devant des grandeurs !

LADY ANNE

— Adieu, pauvre âme qui les quittes !

DUCHESSE

— Va, toi, vers Richmond, et que la bonne fortune te guide !

DUCHESSE

À Anne.

1760

DUCHESSE

— Va, toi, vers Richard, et qu'un bon ange t'accompagne !

DUCHESSE

À Élisabeth.

DUCHESSE

— Va, toi, vers le sanctuaire, et que de bonnes pensées t'occupent ! —
Moi, je vais vers la tombe où la paix et le repos coucheront avec moi. —
J'ai vu plus de quatre-vingts ans de douleurs, — et chaque heure de joie
s'est toujours brisée sur une semaine d'angoisses !

1765

ÉLISABETH

— Arrêtez : tournons encore nos regards vers la Tour. — Pitié, antiques
pierres, pour ces tendres enfants — que l'envie a murés dans votre en-
ceinte ! — dur berceau pour ces jolis petits ! — rudes et âpres nourrices !
sombres compagnes de jeu, si vieilles — pour de jeunes princes, traitez

1770

bien mes enfants ! — Ô pierres, c'est ainsi qu'une folle douleur vous dit adieu

ÉLISABETH

!

ÉLISABETH

Tous sortent.

ÉLISABETH

‌

1775

SCÈNE XVI

(La salle du trône dans le Palais.)

RICHARD

— Rangez-vous tous... Cousin de Buckingham !

BUCKINGHAM

— Mon gracieux souverain ?

RICHARD

— Donne-moi ta main. C'est par ton avis et par ton assistance — que le roi Richard est assis à cette hauteur. — Mais ces splendeurs, ne devons-nous les porter qu'un jour, — ou doivent-elles être pour nous de durables jouissances ?

1780

BUCKINGHAM

— Puissent-elles exister à jamais et durer toujours !

RICHARD

— Ah ! Buckingham, c'est maintenant que je vais faire jouer la pierre de touche — pour voir si tu es de bon or, vraiment. — Le jeune Édouard vit... Songe à ce que je veux dire.

1785

BUCKINGHAM

— Parlez, mon bien-aimé seigneur.

RICHARD

— Eh bien, Buckingham, je le répète, je voudrais être roi.

BUCKINGHAM

— Eh bien, vous l'êtes, mon trois fois illustre seigneur.

RICHARD

— Ah ! suis-je roi ? c'est juste. Mais Édouard vit.

BUCKINGHAM

— C'est vrai, noble prince.

1790

RICHARD

Ô amère conclusion, — que Richard vive encore !... C'est vrai, noble prince !... — Cousin, tu n'avais pas coutume d'avoir la tête si dure. — Faut-il que je m'explique ? Je voudrais les bâtards morts. — Je voudrais que cela fût fait sur-le-champ. — Que dis-tu à présent ? Parle vite, sois bref.

1795

BUCKINGHAM

— Votre grâce peut faire ce qui lui plaît.

RICHARD

— Bah ! bah ! tu es tout de glace, ton dévouement gèle. — Dis, ai-je ton consentement à ce qu'ils meurent ?

BUCKINGHAM

— Donnez-moi le temps de respirer, cher lord, — avant que je me prononce positivement. — Je répondrai à votre grâce tout à l'heure.

1800

BUCKINGHAM

Il sort.

CATESBY

— Le roi est en colère : voyez, il se mord les lèvres.

RICHARD

— Je m'adresserai à des fous à tête de fer, — à des garçons sans scrupule : il n'est pas mon homme — celui qui regarde en moi d'un œil inquisiteur. — Buckingham parvenu devient circonspect. — Page !

1805

PAGE

Milord ?

RICHARD

— Connais-tu quelqu'un que l'or corrompateur — tenterait à faire une œuvre secrète de mort ?

PAGE

— Je connais un gentilhomme mécontent, — dont les humbles ressources ne sont pas en rapport avec son âme hautaine. — L’or vaudra pour lui vingt orateurs, — et, sans nul doute, le tentera à tout faire.

1810

RICHARD

— Quel est son nom ?

PAGE

Son nom, milord, est Tyrrel.

RICHARD

— Je connais un peu cet homme. Va, page, fais-le venir ici.

RICHARD

Le page sort.

1815

RICHARD

— Le sage Buckingham, le profond penseur, — ne sera plus admis dans mes conseils. — Quoi ! il a si longtemps marché avec moi sans se fatiguer, — et maintenant il s’arrête pour respirer ! Soit.

STANLEY

— Eh bien ! lord Stanley, quelle nouvelle ?

STANLEY

Sachez, mon bien-aimé seigneur, — que le marquis de Dorset a fui, m’a-t-on dit, — pour rejoindre Richmond dans sa retraite.

1820

RICHARD

Catesby sort.

RICHARD

— Il faut que je me marie à la fille de mon frère, — ou mon trône ne pose que sur un verre fragile. — Assassiner ses frères, et puis l'épouser ! — moyen de triomphe incertain ! Mais je suis — si loin dans le sang que¹⁸²⁵ le crime entraîne le crime : — la pitié pleurnicheuse n'entre pas dans ces yeux. —

PAGE

Ton nom est Tyrrel ?

TYRREL

— James Tyrrel, votre très-obéissant sujet.

RICHARD

— L'es-tu réellement ?

1830

TYRREL

Éprouvez-moi, mon gracieux lord.

RICHARD

— Oserais-tu te charger de tuer un ami à moi ?

TYRREL

— Si cela vous plaisait ; mais j'aimerais mieux tuer deux de vos ennemis.

RICHARD

— Eh bien, tu as la chose : deux profonds ennemis, — deux adversaires
de mon repos, qui troublent mon doux sommeil ; — c'est sur eux que je
voudrais te voir opérer. — Tyrrel, je parle de ces bâtards de la Tour.

1835

TYRREL

— Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux, — et je vous débarrasserai vite de la crainte qu'ils vous causent.

RICHARD

Il lui parle bas.

1840

RICHARD

— Voilà tout. Dis-moi : C'est fait, — et je t'aimerai, et je ferai ta fortune.

TYRREL

— Je vais en finir sur-le-champ.

TYRREL

Il sort.

BUCKINGHAM

— Milord, j'ai considéré dans mon esprit — la proposition sur laquelle vous venez de me sonder.

1845

RICHARD

— Bien ! laissons cela... Dorset a fui pour rejoindre Richmond.

BUCKINGHAM

— Je viens d'apprendre la nouvelle, milord.

RICHARD

— Stanley, il est le fils de votre femme. Eh bien ! veuillez-y !

BUCKINGHAM

— Milord, je réclame la donation qui m'est due par promesse — et pour laquelle vous avez engagé votre honneur et votre foi : — vous savez, le comté d'Hereford et ses dépendances, — dont vous m'avez promis la possession. 1850

RICHARD

— Stanley, veuillez à votre femme : si elle fait passer — des lettres à Richmond, vous m'en répondrez.

BUCKINGHAM

— Que dit votre altesse à ma juste requête ? 1855

BUCKINGHAM

Milord...

RICHARD

— Comment se fait-il que le prophète n'ait pas pu me dire — en même temps, à moi qui étais là, que je le tuerais ?

BUCKINGHAM

— Milord, votre promesse du comté...

RICHARD

— Richmond ! La dernière fois que j'étais à Exeter, — le maire, par courtoisie, me montra le château — qu'il appela Rougemont. À ce nom, je tressaillis, — parce qu'un barde d'Irlande m'a dit un jour — que je ne vivrais pas longtemps après avoir vu Richmond. 1860

BUCKINGHAM

— Milord...

RICHARD

Ah ! quelle heure est-il ? 1865

BUCKINGHAM

Je prends la liberté — de rappeler à votre grâce ce qu'elle m'a promis.

RICHARD

— Mais quelle heure est-il donc ?

BUCKINGHAM

Le coup de dix va frapper.

RICHARD

— Eh bien ! laisse-le frapper.

BUCKINGHAM

Comment ! laisse-le frapper ? 1870

BUCKINGHAM

— Eh bien ! alors dites-moi décidément si vous voulez, oui ou non

BUCKINGHAM

RICHARD

— Tu me troubles. Je ne suis pas dans ma veine.

RICHARD

Richard sort avec sa suite.

BUCKINGHAM

— C'est ainsi ? Il paie mes immenses services — de pareils mépris ? Est-ce que je l'ai fait roi pour cela ? — Oh ! souvenons-nous d'Hastings, et partons — pour Brecknock, tandis que ma tête menacée est encore sur mes épaules.¹⁸⁷⁵

BUCKINGHAM

Il sort.

BUCKINGHAM

‌

1880

SCÈNE XVII

(Même lieu.)

RICHARD

— Le voici qui vient. Salut, mon souverain seigneur !

RICHARD

— Bon Tyrrel ! suis-je heureux dans ta nouvelle ?

TYRREL

— Si l'exécution de la chose dont vous m'avez chargé — doit produire votre bonheur, soyez heureux alors, — car c'est chose faite.

RICHARD

Mais, les as-tu vus morts ?

1885

TYRREL

— Oui, milord.

RICHARD

Et enterrés, gentil Tyrrel ?

TYRREL

— Le chapelain de la Tour les a enterrés : — mais où ? à dire vrai, je ne sais pas.

TYRREL

Je prends humblement congé de vous.

1890

TYRREL

Il sort.

RICHARD

— J'ai enfermé étroitement le fils de Clarence. — Sa fille, je l'ai mariée en bas lieu. — Les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, — et ma femme Anne a dit au monde bonsoir. — Maintenant, comme je sais que l'homme de Bretagne, Richmond, jette ses vues — sur la fille de mon frère, la jeune Élisabeth, — et, grâce à ce nœud, a l'arrogance de prétendre à la couronne, — je vais me présenter à elle, moi, en joyeux vert-galant. —

1895

CATESBY

Milord !

RICHARD

— As-tu des nouvelles, bonnes ou mauvaises, pour venir si brusquement ?

1900

CATESBY

— Mauvaises nouvelles, milord : Morton a passé à Richmond ; — Buckingham, soutenu par les hardis Gallois, — est en campagne, et ses forces s'augmentent sans cesse.

RICHARD

Ils sortent.

1905

RICHARD

‌

SCÈNE XVIII

(Devant le palais.)

MARGUERITE

— Ainsi leur prospérité commence à mûrir, — et va tomber dans la bouche pourrie de la mort. — Je me suis mise aux aguets de ce côté — pour épier l'écroulement de mes ennemis. — J'en ai déjà vu les sinistres prémisses, — et je vais partir pour la France avec l'espoir que la conclusion — sera aussi amère, aussi sombre, aussi tragique. — Éloigne-toi, misérable Marguerite, quelqu'un vient...¹⁹¹⁰

REINE ÉLISABETH

— Ah ! mes pauvres princes ! Ah ! mes tendres babys ! — fleurs en bouton ! parfums naissants ! — Si vos douces âmes volent dans l'air, — et n'ont pas encore été fixées dans le jugement éternel, — planez autour de moi sur vos ailes aériennes — et écoutez les lamentations de votre mère !¹⁹¹⁵

REINE MARGUERITE

LA DUCHESSE D'YORK.

REINE MARGUERITE

— Tant de misères ont éraillé ma voix — que ma langue épuisée de plaintes est immobile et muette. — Édouard Plantagenet, pourquoi es-tu mort ?¹⁹²⁰

REINE MARGUERITE

— Plantagenet acquitte Plantagenet ! — Édouard, pour Édouard, paie la dette de mort !

REINE ÉLISABETH

— As-tu pu, ô Dieu, te détourner de ces doux agneaux — et les jeter aux entrailles du loup ? — Dormais-tu donc quand une telle action a été commise ? 1925

REINE MARGUERITE

— Et quand le saint Henry, quand mon fils bien-aimé moururent ?

REINE MARGUERITE

LA DUCHESSE D'YORK.

REINE MARGUERITE

— Vie morte ! vue aveugle ! pauvre spectre d'une vivante ! — douleur mise en spectacle ! honte du monde ! propriété du tombeau usurpée par la vie ! — registre et abrégé des jours de malheur ! — repose ton être sans repos sur la terre anglaise, terre des lois — devenue, contre toutes les lois, ivre de sang innocent ! 1930

REINE MARGUERITE

Elle s'assied par terre.

REINE ÉLISABETH

— Ah ! que ne peux-tu m'offrir une tombe aussi vite — que tu m'accordes un triste siège ! — J'enfouirais ici mes os, je ne les y reposerais pas ! — Ah ! qui donc, hormis nous, a sujet de pleurer ? 1935

REINE ÉLISABETH

Elle s'asseyait à côté de la duchesse.

REINE MARGUERITE

Elle s'assoit à côté d'elles.

REINE MARGUERITE

— Si le désespoir peut admettre une société, — comptez vos douleurs en
supputant les miennes. — J'avais un Édouard : un Richard l'a tué ! —¹⁹⁴⁰
J'avais un mari : un Richard l'a tué !

REINE MARGUERITE

À la reine Élisabeth.

REINE MARGUERITE

— Tu avais un Édouard : un Richard l'a tué. — Tu avais un Richard : un
Richard l'a tué !

1945

REINE MARGUERITE

LA DUCHESSE D'YORK , à Marguerite.

REINE MARGUERITE

— J'avais un Richard aussi, et c'est toi qui l'as tué ; — j'avais un Rutland
aussi, et tu as aidé à le tuer !

REINE MARGUERITE

— Tu avais un Clarence aussi, et Richard l'a tué ! — Du chenil de ta ma-
trice s'est évadé — le limier d'enfer qui nous chasse tous à mort, — le¹⁹⁵⁰
dogue qui avait ses dents avant ses yeux, — pour déchirer les agneaux
et sucer leur sang pur. — Ce destructeur hideux de l'œuvre de Dieu, —
qui règne sur les yeux rougis des créatures en larmes, — le grand tyran
par excellence de la terre, — c'est ta matrice qui l'a lâché pour nous tra-

quer jusqu'à nos tombes ! — Ô Dieu juste, équitable et vrai dispensa-
teur, — combien je te remercie de ce que ce chien carnassier — dévore
ce qui est sorti du corps de sa mère, — et la jette à côté des autres sur le
banc de la douleur !

1955

REINE MARGUERITE

LA DUCHESSE D'YORK.

REINE MARGUERITE

— Ô femme de Henry ! ne triomphe point de mes maux : — Dieu m'est
témoin que j'ai pleuré sur les tiens !

1960

REINE ÉLISABETH

— Oh ! tu m'avais prédit qu'un temps viendrait — où je souhaiterais ton
aide pour maudire — cette monstrueuse araignée, cet affreux crapaud
bossu !

REINE ÉLISABETH

— Ô toi, experte en malédictions, arrête un peu — et apprends-moi à
maudire mes ennemis.

1965

REINE MARGUERITE

— Abstiens-toi de dormir la nuit, et jeûne le jour ; — compare ton bon-
heur mort à ton bonheur vivant, — représente-toi tes enfants plus beaux
encore qu'ils n'étaient, — et celui qui les a tués plus hideux qu'il n'est :
— exalter une perte, c'est en empirer l'auteur. — N'oublie rien de tout
cela, et tu apprendras à maudire.

1970

REINE ÉLISABETH

— Ma parole est émoussée ; oh ! affile-la de la tienne !

REINE MARGUERITE

— Tes malheurs la rendront aiguë et tranchante comme la mienne.

REINE MARGUERITE

Elle sort.

REINE MARGUERITE

LA DUCHESSE D'YORK.

1975

REINE MARGUERITE

— Faut-il donc que la calamité soit si verbeuse ?

REINE ÉLISARETH

— Creux avocats du client Malheur ! — héritiers aériens du bonheur in-testat ! — pauvres orateurs essoufflés de la misère ! — laissez-les s'exhaler ! Quand ils ne serviraient — à rien de plus, ils soulagent toujours le cœur !

1980

REINE ÉLISARETH

LA DUCHESSE D'YORK.

REINE ÉLISARETH

— Si cela est, ne restons pas bouche close : viens avec moi, — et sous le souffle de nos paroles amères étouffons mon fils maudit — qui a étouffé tes deux fils bien-aimés.

REINE ÉLISARETH

Bruit de tambour.

1985

REINE ÉLISARETH

— J’entends son tambour : soyons prodigues d’imprécations !

RICHARD

— Qui ose m’interdire le passage ?

RICHARD

LA DUCHESSE D’YORK.

RICHARD

— Celle qui aurait pu, en t’étranglant dans ses entrailles maudites, —
t’interdire tous les meurtres que tu as commis, misérable !

1990

REINE ÉLISABETH

— Tu caches sous cette couronne d’or un front — où, si le droit était le
droit, devraient être écrits avec un fer rouge — l’assassinat du prince qui
la possédait — et le meurtre horrible de mes pauvres fils et de mes
frères ! — Dis-moi, scélérat, où sont mes enfants ?

REINE ÉLISABETH

LA DUCHESSE D’YORK.

1995

REINE ÉLISABETH

— Crapaud ! crapaud ! où est ton frère Clarence ? — Et le petit Ned
Plantagenet, son fils ?

REINE ÉLISABETH

— Où est le gentil Rivers, et Vaughan, et Grey ?

REINE ÉLISABETH

LA DUCHESSE D'YORK.

REINE ÉLISABETH

— Où est le bon Hastings ?

2000

RICHARD

— Une fanfare, trompettes ! Battez l'alarme, tambours ! — Que les cieux n'entendent pas ces commères — insulter l'oïnt du Seigneur. Battez, vous dis-je.

RICHARD

Fanfare. Roulement de tambour.

RICHARD

— Soyez calmes et parlez-moi doucement ; — sinon, je noierai vos exclamations — dans cet éclatant bruit de guerre. —

2005

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

Es-tu mon fils ?

RICHARD

— Oui, grâce à Dieu, à mon père et à vous-même.

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

2010

RICHARD

— Eh bien ! écoute patiemment mon impatience.

RICHARD

— Madame, je tiens ce trait de votre caractère — de ne pouvoir supporter l'accent du reproche.

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

— Oh ! laisse-moi parler !

2015

RICHARD

Soit ! mais je n'écouterai pas.

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

— Je serai douce et gentille dans mes paroles.

RICHARD

— Et brève, bonne mère, car je suis pressé.

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

2020

RICHARD

— Es-tu si pressé ? Moi, je t'ai attendu, — Dieu le sait, dans les tourments et dans l'agonie.

RICHARD

— Et ne suis-je pas venu enfin pour vous soulager ?

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

— Aucune, ma foi, si ce n'est l'heure de la faim qui appelait votre grâce
— à déjeuner, loin de ma société. — Si ma vue vous est si pénible, — laissez-moi me remettre en marche pour ne plus vous offusquer, madame !
— Battez le tambour.

2025

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

Je t'en prie, écoute-moi.

2030

RICHARD

— Vous parlez avec trop d'amertume.

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

RICHARD

Un mot seulement, — et je ne te reparlerai jamais.

RICHARD

— Soit !

RICHARD

LA DUCHESSE D'YORK.

2035

RICHARD

Elle sort.

REINE ÉLISABETH

— J'ai bien plus de raisons qu'elle, mais bien moins de force pour te maudire ; — je ne puis que dire amen !

REINE ÉLISABETH

Elle s'éloigne.

RICHARD

— Arrêtez, madame, j'ai un mot à vous dire.

2040

REINE ÉLISABETH

— Je n’ai plus pour toi de fils de sang royal — à assassiner. Quant à mes filles, Richard, — ce seront des nonnes en prières, et non des reines en pleurs. — Ainsi ne vise pas à frapper leurs vies.

RICHARD

— Vous avez une fille appelée Élisabeth, — vertueuse et belle, royale-ment gracieuse.

2045

REINE ÉLISABETH

— Doit-elle donc mourir pour cela ? Oh ! laisse-la vivre, — et je corromprai ses mœurs, je souillerai sa beauté ; — je me calomnierai moi-même, comme infidèle au lit d’Édouard, — et je jetterai sur elle le voile de l’infamie, — pourvu qu’elle puisse vivre hors de l’atteinte du meurtre sanglant ! — J’avouerai qu’elle n’est pas fille d’Édouard !

2050

RICHARD

— N’outragez pas sa naissance : elle est de sang royal.

REINE ÉLISABETH

— Pour sauver sa vie, je dirai qu’elle n’en est pas.

RICHARD

— Sa naissance est la plus sûre garantie de sa vie.

REINE ÉLISABETH

— Ses frères sont morts de cette garantie-là.

RICHARD

— Ah ! c'est qu'à leur naissance les bonnes étoiles étaient opposées.

2055

REINE ÉLISABETH

— Non, c'est qu'à leur vie de mauvais parents étaient contraires.

RICHARD

— L'arrêt de la destinée est irrésistible.

REINE ÉLISABETH

— Surtout quand la résistance à toute pitié hâte cet arrêt. — Mes enfants étaient destinés à une mort meilleure, — si la pitié t'avait fait la grâce d'une meilleure vie.

2060

RICHARD

— Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

REINE ÉLISABETH

— Tes neveux ! c'est bien leur oncle qui leur a tout volé, — bonheur, couronne, famille, liberté et vie ! — Quel que soit le bras qui a percé leur tendres cœurs, — c'est ta tête qui indirectement l'a dirigé. — Sans doute le couteau meurtrier eût été émoussé et obtus, — s'il n'avait été repassé sur ton cœur de pierre — pour jouer dans les entrailles de mes agneaux. — Ah ! si l'habitude de la douleur n'apprivoisait la plus farouche douleur, — ma langue ne cesserait de te jeter aux oreilles le nom de mes enfants — que quand mes ongles seraient ancrés dans tes yeux, — et quand moi-même, touchant à ce port désespéré de la mort, — pauvre barque, privée de voiles et d'agrès, — je me serais brisée toute sur ton cœur de roc

2065

2070

REINE ÉLISABETH

!

RICHARD

— Madame, puissé-je être aussi heureux dans mon entreprise — et dans les périlleux hasards de la guerre — que je suis sincère en vous promettant, à vous et aux vôtres — plus de bien que je ne vous ai fait de mal !²⁰⁷⁵

REINE ÉLISABETH

— Quel bien la face des cieux couvre-t-elle, — qui, découvert, serait un bien pour moi ?

RICHARD

— L'élévation de vos enfants, noble dame.

REINE ÉLISABETH

— À l'échafaud, pour y laisser leur tête ?²⁰⁸⁰

RICHARD

— Non, au faîte des honneurs et de la fortune, — pour y être le type impérial et suprême de toutes les gloires de la terre !

REINE ÉLISABETH

— Flatte ma douleur de ce récit. — Dis-moi quelle pompe, quelles dignités, quels honneurs — tu peux abdiquer en faveur d'un de mes enfants ?

RICHARD

— Tout ce que je possède, oui, jusqu'à moi-même, — je veux tout donner à un de tes enfants. — C'est dans ce Léthé des colères de ton âme — que²⁰⁸⁵

tu noieras le triste souvenir des maux — que tu m'accuses de t'avoir causés.

REINE ÉLISABETH

— Dis vite, de peur que cet accès de générosité — ne cesse avant que tu aies parlé.

2090

RICHARD

— Sache-le donc : du fond de mon âme, j'aime ta fille !

REINE ÉLISABETH

— La mère de ma fille croit cela de toute son âme.

RICHARD

— Et que croyez-vous ?

RICHARD

— Ne soyez pas si prompt à mal interpréter ma pensée. — J'aime votre fille de toute mon âme, — et je désire la faire reine d'Angleterre.

2095

REINE ÉLISABETH

— Comment ? Qui veux-tu lui donner pour roi ?

RICHARD

— Eh bien, celui qui la fera reine. Quel autre pourrait-ce être ?

REINE ÉLISABETH

— Toi !

RICHARD

Moi-même : qu'en pensez-vous, madame ?

REINE ÉLISABETH

— Comment pourrais-tu donc lui faire ta cour ?

2100

RICHARD

C'est ce que je voudrais apprendre de vous, — qui connaissez mieux que personne son humeur.

REINE ÉLISABETH

— Tu voudrais l'apprendre de moi ?

RICHARD

Madame, de tout mon cœur.

RICHARD

— Vous vous moquez de moi, madame, ce n'est pas — là le moyen de ga-
gner votre fille.

2105

REINE ÉLISABETH

Il n'en est point d'autre, — à moins que tu ne puisses prendre quelque autre forme, — et cesser d'être le Richard qui a fait tout cela.

RICHARD

— Si je disais que j'ai fait tout cela pour l'amour d'elle ?

REINE ÉLISABETH

— Alors, ma foi ! elle ne pourrait manquer de te haïr — pour avoir acheté son amour au prix de si sanglantes dépouilles. ²¹¹⁰

REINE ÉLISABETH

— Que ferai-je bien de lui dire ? Que le frère de son père — voudrait être son mari ? Lui dirai-je que c'est son oncle, — ou que c'est le meurtrier de ses frères et de ses oncles ? — Sous quel titre te vanterai-je, — que Dieu, la loi, mon honneur et sa tendresse — puissent rendre agréables à ses jeunes années ²¹¹⁵

REINE ÉLISABETH

?

RICHARD

— Montre-lui le repos de l'Angleterre dans cette alliance.

REINE ÉLISABETH

— Repos acquis par elle au prix d'éternels troubles !

RICHARD

— Dis-lui que le roi, qui peut commander, la supplie...

²¹²⁰

REINE ÉLISABETH

— De consentir à ce que le Roi des rois défend.

RICHARD

— Dis-lui qu'elle sera une haute et puissante reine.

REINE ÉLISABETH

— Pour en déplorer le titre, comme sa mère.

RICHARD

— Dis-lui que je l'aimerai toujours.

REINE ÉLISABETH

— Mais combien de temps durera ce toujours ?

2125

RICHARD

— Jusqu'à la fin de son heureuse vie, et de plus en plus tendre !

REINE ÉLISABETH

— Mais combien de temps sa tendre vie sera-t-elle heureuse ?

RICHARD

— Autant que le ciel et la nature la prolongeront.

REINE ÉLISABETH

— Autant qu'il plaira à l'enfer et à Richard.

RICHARD

— Dis-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

2130

REINE ÉLISABETH

— Mais elle, votre sujette, abhorre une telle souveraineté.

RICHARD

— Appuie-moi auprès d'elle de ton éloquence.

REINE ÉLISABETH

— Une honnête proposition, pour être agréée, n'a besoin que d'être simplement dite.

RICHARD

— Dis-lui donc en termes simples mon amoureuse proposition.

2135

REINE ÉLISABETH

— Dire simplement ce qui n'est pas honnête, c'est impudent.

RICHARD

— Vos raisons sont par trop superficielles et par trop vives.

REINE ÉLISABETH

— Oh ! non ! mes raisons ne sont que trop profondes et trop funèbres. —
Il n'est que trop profond et trop funèbre, le tombeau de mes pauvres enfants !

2140

RICHARD

— Ne touchez pas cette corde, madame. Cela est passé !

REINE ÉLISABETH

— Je la toucherai, jusqu'à ce que la corde du cœur éclate.

RICHARD

— Eh bien, par mon saint George, par ma Jarretière, par ma couronne...

REINE ÉLISABETH

— Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

RICHARD

— Je jure...

2145

RICHARD

— Eh bien ! par le monde...

REINE ÉLISABETH

Il est plein de tes forfaits hideux !

RICHARD

— Par la mort de mon père...

REINE ÉLISABETH

Ta vie l'a déshonorée !

RICHARD

— Alors, par moi-même...

2150

REINE ÉLISABETH

Tu t'es toi-même avili !

RICHARD

— Eh bien alors, par Dieu...

REINE ÉLISABETH

C'est Dieu que tu as le plus outragé. — Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, — l'union qu'avait formée le roi ton frère — n'aurait pas été rompue, ni mon frère égorgé. — Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, — l'impérial métal qui entoure maintenant ta tête — aurait orné les jeunes tempes de mon enfant ; — et ils seraient ici vivants, ces deux tendres princes — qui maintenant, camarades de lit de la poussière, — sont devenus la proie des vers, par ta foi violée ! — Par quoi peux-tu jurer à présent ?

2155

2160

RICHARD

Par l'avenir.

RICHARD

— S'il n'est pas vrai que je veuille réussir par le repentir, — puissé-je échouer dans ma périlleuse lutte — contre l'ennemi en armes ! puissé-je me confondre moi-même ! — Que le ciel et la fortune me barrent les heures fortunées ! — Jour, refuse-moi ta lumière ; et toi, nuit, ton repos ! — Que toutes les planètes de la bonne chance soient opposées — à mes projets, si ce n'est pas avec l'amour le plus pur, — avec une immaculée dévotion, avec les plus saintes pensées, — que je m'adresse à ta belle et royale fille ! — C'est d'elle que dépend mon bonheur, et le tien. — Sans elle, je prévois pour moi-même et pour toi, — pour elle, pour le pays, et pour bien des âmes chrétiennes, — la mort, la désolation, la ruine, la chute. — Ceci ne peut être évité que par cela : — ceci ne sera évité que par cela. — Ainsi, chère mère,

2165

2170

(c'est ainsi que je dois vous appeler)

RICHARD

, — faites-vous auprès d'elle l'avocat de mon amour : — plaidez ce que je serai, non ce que j'ai été ; — non ce que je mérite, mais ce que je mérite-²¹⁷⁵
rai. — Insistez sur la nécessité et sur la raison d'État, — et ne vous montrez pas revêche à de grands desseins.

REINE ÉLISABETH

— Serai-je donc ainsi tentée du démon ?

RICHARD

— Oui, si c'est pour le bien que le démon te tente.

REINE ÉLISABETH

— Oublierai-je moi-même d'être moi-même ?

2180

RICHARD

— Oui, si le souvenir de vous-même vous nuit à vous-même.

REINE ÉLISABETH

— Mais tu as tué mes enfants !

RICHARD

— Mais je les ensevelis dans le sein de votre fille : — et, dans ce nid parfumé, ils vont renaître — de leurs cendres pour votre consolation.

REINE ÉLISABETH

— Vais-je donc gagner ma fille à tes désirs ?

2185

RICHARD

— Et devenir par cette action une heureuse mère.

REINE ÉLISABETH

— J'y vais !... Écris-moi bientôt, — et tu apprendras de moi ses intentions.

RICHARD

— Porte-lui le baiser de mon sincère amour, et adieu !

RICHARD

Il l'embrasse. La reine Élisabeth sort

2190

RICHARD

.

RICHARD

— Folle qui fléchit ! femme futile et changeante !

RATCLIFF

— Eh bien ! quelles nouvelles ?

RATCLIFF

— Très-puissant souverain, sur la côte occidentale — navigue une formidable flotte. Vers le rivage — se pressent une foule d'amis douteux et peu dévoués, — désarmés et irrésolus à la repousser. — On croit que Richmond en est l'amiral : — elle est mouillée là, n'attendant que l'aide — de Buckingham pour protéger le débarquement.

2195

RICHARD

— Que quelque ami au pied léger coure au duc de Norfolk ! — Toi-même, Ratcliff ! ou Catesby !... Eh bien ! où est-il ?

2200

CATESBY

— Ici, mon bon seigneur.

RICHARD

Catesby, vole auprès du duc.

CATESBY

— Oui, milord, avec toute la vitesse possible.

RICHARD

— Ratcliff ici ! Cours à Salisbury ! — Quand tu seras arrivé là...

RICHARD

À Catesby.

2205

RICHARD

Imbécile ! misérable étourdi ! — pourquoi restes-tu là, et ne vas-tu pas trouver le duc ?

CATESBY

— Expliquez-moi d'abord, puissant suzerain, ce que votre altesse désire
— que je lui communique.

RICHARD

— Oh ! c'est juste, bon Catesby... Dis-lui de lever immédiatement — les forces les plus imposantes qu'il puisse réunir, — et de venir me rejoindre sur-le-champ à Salisbury. — 2210

CATESBY

Je pars.

CATESBY

Il sort.

RATCLIFF

— Excusez-moi : que dois-je faire à Salisbury ? 2215

RICHARD

— Quoi ! qu'y voudrais-tu faire avant que j'y sois ?

RATCLIFF

— Votre altesse m'avait dit d'y courir en avant.

RICHARD

— J'ai changé d'idée...

STANLEY

Stanley, quelles nouvelles avez-vous ?

STANLEY

— Pas assez bonnes, mon suzerain, pour que le récit vous en plaise, — ni²²²⁰
assez mauvaises pour qu'il soit malséant de les dire.

RICHARD

— Oui-dà ! une charade ! ni bonnes ni mauvaises ! — Pourquoi courir
par tant de détours, — quand tu pourrais tout droit en venir au fait ? —
Encore une fois, quelles nouvelles ?

STANLEY

Richmond est sur les mers.²²²⁵

RICHARD

— Qu'il y sombre, et que les mers soient sur lui ! — Que fait-il là, ce re-
négal au foie livide ?

STANLEY

— Je ne sais pas, puissant souverain, mais je devine.

RICHARD

— Eh bien ! que devinez-vous ?

STANLEY

— Qu'excité par Dorset, par Buckingham et par Morton, — il fait voile²²³⁰
pour l'Angleterre, afin d'y réclamer la couronne.

RICHARD

— Le trône est-il vacant ? l'épée est-elle sans bras ? — Le roi est-il
mort ? l'empire sans possesseur ? — Existe-t-il un héritier d'York, autre

que nous ? — Et qui peut être roi d'Angleterre si ce n'est l'héritier du grand York ? — Alors, dis-moi, que fait-il sur les mers ?

2235

STANLEY

— Si ce n'est pas cela qu'il veut, mon suzerain, je ne devine pas.

RICHARD

— Si ce n'est pas pour être ton suzerain, — tu ne peux deviner pourquoi vient ce Gallois ? — Tu veux te révolter et passer à lui, j'en ai peur.

STANLEY

— Non, puissant suzerain : — ne vous défiez pas de moi.

RICHARD

— Eh bien, où sont tes forces pour le repousser ? — Où sont tes tenants et tes gens ? — Est-ce qu'ils ne sont pas sur la côte occidentale, — à couvrir le débarquement des rebelles ?

2240

STANLEY

— Non, mon bon seigneur, mes meilleurs amis sont dans le nord.

RICHARD

— De froids amis pour moi. Que font-ils dans le nord, — quand ils devraient servir leur souverain dans l'ouest ?

2245

STANLEY

— Ils n'ont pas reçu d'ordre, puissant roi. — Que votre majesté daigne m'y autoriser, — et je rassemblerai mes amis, et je rejoindrai votre grâce, — au lieu et au moment qui plairont à votre majesté.

RICHARD

— Oui, oui, tu voudrais être parti pour te réunir à Richmond. — Je ne me fie pas à vous, monsieur.

2250

STANLEY

Très-puissant souverain, — vous n'avez pas de raison de tenir mon amitié pour douteuse : — je n'ai jamais été, je ne serai jamais un traître.

RICHARD

— Soit ! allez rassembler vos hommes ; mais laissez avec moi — votre fils George Stanley

RICHARD

, vous entendez ! Veillez à ce que votre cœur soit ferme ; — sinon, sa tête est mal assurée.

2255

STANLEY

— Agissez avec lui selon ma loyauté envers vous.

STANLEY

Stanley sort.

COURRIER

— Mon gracieux souverain, dans le Devonshire, — ce sont des amis qui m'en ont averti, — sir Édouard Courtenay et son frère aîné, — l'évêque d'Exeter, ce prélat hautain, — sont en armes avec de nombreux confédérés.

2260

SECOND COURRIER

— Dans le Kent, mon suzerain, les Guildford sont en armes : — d'heure en heure de nouveaux partisans — se joignent aux rebelles, et leurs forces grandissent.

2265

TROISIÈME COURRIER

— Milord, l'armée du grand Buckingham...

RICHARD

— Au diable les hiboux ! rien que des chants de mort ! — Tiens, toi, prends ça, jusqu'à ce que tu apportes de meilleures nouvelles !

RICHARD

Il le frappe.

RICHARD

Oh ! j'implore ton pardon ! — Voici ma bourse pour guérir le coup que je t'ai donné. — Quelque ami bien avisé a-t-il proclamé — une récompense pour celui qui m'amènera le traître ?

2270

TROISIÈME COURRIER

— La proclamation a été faite, mon suzerain.

QUATRIÈME COURRIER

— Sir Thomas Lovel et lord Dorset, le marquis, — sont, dit-on, en armes dans le Yorkshire, mon suzerain. — Mais j'apporte à votre altesse une bonne consolation : — la flotte de Bretagne est dispersée par la tempête ; — Richmond a envoyé une barque à la côte — du Dorsetshire, pour demander aux riverains — s'ils étaient de son parti, oui ou non. —

2275

Ils ont répondu qu'ils venaient de la part de Buckingham — pour le soutenir. Mais, lui, se méfiant d'eux, — a hissé ses voiles, et a repris sa course pour la Bretagne.

2280

RICHARD

— Marchons, marchons, puisque nous sommes en armes, — sinon pour nous battre avec des ennemis étrangers, — du moins pour écraser les rebelles de l'intérieur.

CATESBY

— Mon suzerain, le duc de Buckingham est pris, — voilà la meilleure nouvelle. Le comte de Richmond — est débarqué à Milford avec des forces imposantes : — cette nouvelle-là est plus froide, mais il fallait la dire.

2285

RICHARD

— Allons ! à Salisbury ! Tandis que nous raisonnons ici, — une bataille royale pourrait être gagnée et perdue. — Que quelqu'un se charge d'amener Buckingham — à Salisbury, et que les autres marchent avec moi !

2290

RICHARD

Ils sortent.

RICHARD

‌

SCÈNE XIX

(Un appartement chez lord Stanley.)

STANLEY

— Sir Christophe, dites ceci de ma part à Richmond : — que mon fils est
enfermé — dans la souille de ce sanglier sanguinaire ; — que, si je me ré-²²⁹⁵
volte, la tête du jeune George est à bas, — et que c'est la crainte de cela
qui empêche mon appui immédiat. — Mais, dites-moi, où est le princier
Richmond maintenant ?

CHRISTOPHE

— À Pembroke ou à Harford-West, dans le pays de Galles.²³⁰⁰

STANLEY

— Quels hommes de marque se sont joints à lui ?

CHRISTOPHE

— Sir Walter Herbert, un soldat renommé, — sir Gilbert Talbot, sir
William Stanley, — Oxford, le redouté Pembroke, sir James Blunt, — Ri-
ceap Thomas et ses vaillantes bandes, — et bien d'autres de grande ré-
putation et de grand mérite. — C'est vers Londres qu'ils dirigent leur
marche, — si on ne leur livre pas bataille en route.²³⁰⁵

STANLEY

— Va donc vite trouver ton maître ; recommande-moi à lui ; — dis-lui
que la reine a consenti de grand cœur — à ce qu'il épouse Élisabeth sa
fille. — Les lettres que voici l'instruiront de mes intentions. — Adieu.

STANLEY

Il remet des papiers à sir Christophe.²³¹⁰

STANLEY

Ils sortent.

STANLEY

‌

SCÈNE XX

(Une place publique.)

BUCKINGHAM

— Le roi Richard ne veut pas me permettre de lui parler ?

SHÉRIF

— Non, mon bon lord ; ainsi résignez-vous.

BUCKINGHAM

— Hastings ! et vous, enfants d'Édouard ! Rivers ! Grey ! — saint roi
Henry, et toi, Édouard, son noble fils ! — Vaughan ! vous tous qui êtes
tombés — dans le guet-apens d'une noire injustice ! — si vos âmes plain-
tives et mécontentes — contemplent l'heure présente à travers les nues,
— oh ! vengez-vous en narguant ma destruction ! — C'est aujourd'hui le
jour des Morts, n'est-ce pas, camarades ? —

2315

2320

SHÉRIF

Oui, milord.

BUCKINGHAM

Le shérif et ses gardes emmènent Buckingham.

BUCKINGHAM

‌

SCÈNE XXI

(Une plaine près de Tamworth.)

OXFORD

— La conscience de chacun de nous vaut mille épées — pour combattre contre ce sanglant homicide.

2325

HERBERT

— Je ne doute pas que tous ses amis ne passent à nous.

BLUNT

— Tous les amis qu'il a sont ses amis par peur : — ils lui échapperont dans son plus pressant besoin.

RICHMOND

— Tout en notre faveur ! Ainsi, au nom de Dieu, en marche ! — Le juste espoir est prompt, et vole avec les ailes de l'hirondelle. — Les rois, il les fait dieux, et les plus humbles, rois !

2330

RICHMOND

Tous sortent.

RICHMOND

‌

SCÈNE XXII

(La plaine de Bosworth.)

RICHARD

— Qu'on place notre tente ici même, dans le champ de Bosworth. — Milord Surrey, pourquoi avez-vous l'air si triste ?

2335

SURREY

— Mon cœur est dix fois plus allègre que ma mine.

RICHARD

— Milord de Norfolk !

NORFOLK

Me voici, très-gracieux suzerain.

RICHARD

— Norfolk, il va y avoir des coups, pas vrai ?

NORFOLK

— Il nous faudra en donner et en recevoir, mon bien-aimé lord.

2340

RICHARD

— Qu'on dresse ma tente !

RICHARD

Des soldats viennent dresser la tente du roi.

RICHARD

Je coucherai ici cette nuit ; — mais demain, où ?... Allons ! n'importe ! —
Qui a reconnu le nombre des traîtres ?

NORFOLK

— Ils sont six ou sept mille au plus.

2345

RICHARD

— Quoi ! nos bataillons comptent trois fois ce nombre. — Et puis, le nom
du roi est une forteresse — qui manque au parti ennemi. — Qu'on dresse
la tente ! Venez, nobles gentilshommes ; — allons étudier les avantages
du terrain. — Qu'on appelle quelques hommes d'expérience sûre : — ne
négligeons aucune stratégie, agissons sans délai. — Car demain, milords,
ce sera une journée laborieuse.

2350

RICHARD

Ils sortent.

RICHMOND

— Le soleil fatigué s'est couché dans l'or, — et la trace brillante de son
char de flamme — nous donne pour demain la promesse d'un jour
splendide. — Sir William Brandon, vous porterez mon étendard. —
Qu'on me donne de l'encre et du papier dans ma tente : — je veux dres-
ser notre plan de bataille, — fixer à chaque chef son poste spécial — et
distribuer notre petite force dans ses justes proportions. — Milord
d'Oxford, vous, sir William Brandon, — et vous, sir Walter Herbert, res-
tez avec moi. — Le comte de Pembroke gardera son régiment. — Bon ca-

2355

2360

pitaine Blunt, portez mon bonsoir au comte, — et priez-le de venir me voir dans ma tente — vers deux heures du matin... — Ah ! une chose encore, bon capitaine : — où est le quartier de lord Stanley, savez-vous ?

BLUNT

— À moins que je ne me sois trompé sur ses couleurs, — et je suis bien sûr que non, — son régiment est à un demi-mille au moins — au sud de la puissante armée du roi. 2365

RICHMOND

— Si c'est possible sans péril, — cher Blunt, trouvez moyen de lui parler, — et remettez-lui de ma part cette note des plus importantes.

RICHMOND

Il remet un papier à Blunt.

BLUNT

— Sur ma vie, je tenterai la chose, milord : — et, sur ce, que Dieu vous accorde cette nuit un sommeil tranquille ! 2370

RICHMOND

— Bon soir, bon capitaine Blunt. Venez, messieurs, — allons tenir conseil sur l'affaire de demain, — dans ma tente : l'air est âpre et froid.

RICHMOND

Tous se retirent dans la tente de Richmond.

RICHARD

— Quelle heure est-il ? 2375

CATESBY

Il est temps de souper, milord : — il est neuf heures.

RICHARD

Je ne souperai pas ce soir. — Donnez-moi de l'encre et du papier. — Eh bien, a-t-on rendu ma visièrè plus aisée ? — Et toute mon armure est-elle déposée dans ma tente ?

CATESBY

— Oui, mon suzerain : tout est prêt.

2380

RICHARD

— Bon Norfolk, rends-toi vite à ton poste, — fais bonne garde, choisis des sentinelles sûres.

NORFOLK

J'y vais, milord.

RICHARD

— Lève-toi demain avec l'alouette, gentil Norfolk.

NORFOLK

— Je vous le garantis, milord.

2385

NORFOLK

Il sort.

RICHARD

Ratcliff !

RATCLIFF

— Milord ?

RICHARD

À Catesby.

RICHARD

— Tu selleras Surrey, mon cheval blanc, pour la bataille de demain. —
Veille à ce que mes lances soient solides, et pas trop lourdes. — Ratcliff ! ²³⁹⁰

RATCLIFF

Milord ?

RICHARD

— As-tu vu le mélancolique lord Northumberland ?

RATCLIFF

— Vers l'heure où le coq se couche, — je l'ai vu, ainsi que Thomas,
comte de Surrey, — traverser l'armée de troupe en troupe et animer les
soldats. ²³⁹⁵

RICHARD

— Je suis satisfait... Donne-moi un bol de vin. — Je n'ai pas cette allé-
gresse de cœur, — cet entrain d'esprit que j'avais d'habitude. — Bon,
mets ça là... M'as-tu préparé de l'encre et du papier ?

RATCLIFF

— Oui, milord.

2400

RICHARD

Dis à ma garde de bien veiller, laisse-moi. — Vers le milieu de la nuit, viens à ma tente : — tu m'aideras à m'armer... Laisse-moi, te dis-je.

RICHARD

Richard se retire au fond de sa tente. Ratcliff et Catesby sortent.

RICHARD

La tente de Richmond s'ouvre, et on l'aperçoit au milieu de ses officiers.

STANLEY

— Que la fortune et la victoire reposent sur ton casque !

2405

RICHMOND

— Que la sombre nuit apporte tous ses soulagements — à ta personne, noble beau-père ! — Dis-moi, comment va notre mère bien-aimée ?

STANLEY

— Moi, son représentant, je te bénis en son nom ; — elle prie continuellement pour le bonheur de Richmond : — voilà ma réponse... Les heures silencieuses s'écoulent, — et l'écaille des ténèbres se rompt vers l'orient.²⁴¹⁰
— Abrégeons, le moment l'exige : — prépare-toi à la bataille pour le point du jour, — et confie ta fortune à l'arbitrage — des coups sanglants et de la guerre au regard meurtrier. — Pour moi, autant que je le pourrai, car je ne puis tout ce que je veux, — je saisirai toutes les occasions de gagner du temps — et de te venir en aide dans ce choc douteux des²⁴¹⁵

armes. — Mais je ne puis pas me jeter trop vite de ton côté, — de peur qu'à mon premier mouvement, ton frère, le tendre George, — ne soit exécuté à la vue de son père. — Au revoir ! La hâte et le danger du moment — coupent court aux protestations cérémonieuses de l'affection, — à cet ample échange de douces paroles — que des amis si longtemps séparés voudraient tant prolonger. — Que Dieu nous donne le loisir d'observer ces rites de l'affection ! — Adieu encore une fois... Sois vaillant, et réussis !

RICHMOND

— Mes bons lords, conduisez-le à son régiment. — Je vais essayer, dans le trouble de ma pensée, de prendre un peu de repos, — de peur qu'un sommeil de plomb ne pèse sur moi demain, — quand il me faudra monter sur les ailes de la victoire. — Encore une fois, bonne nuit, chers lords et messieurs.

RICHMOND

Les lords sortent avec Stanley.

RICHMOND

Il s'endort.

SPECTRE DU PRINCE ÉDOUARD

— Que demain je pèse sur ton âme ! — Souviens-toi que tu m'as poignardé, dans le printemps de ma jeunesse, — à Tewksbury : désespère donc et meurs !

SPECTRE DU PRINCE ÉDOUARD

À Richmond.

SPECTRE DU PRINCE ÉDOUARD

— Sois confiant, Richmond : car les âmes outragées — des princes mas-
sacrés combattent en ta faveur ; — l'enfant du roi Henry, Richmond,
t'encourage. 2435

SPECTRE DE HENRY VI

— Quand j'étais mortel, mon corps, oint du Seigneur, — a été par toi
percé de trous meurtriers : — pense à la Tour et à moi ! Désespère et
meurs ! — Henry VI te le dit : désespère et meurs ! 2440

SPECTRE DE HENRY VI

À Richmond.

SPECTRE DE HENRY VI

— Vertueux et saint, sois, toi, le vainqueur ! — Henry, qui a prédit que tu
serais roi, — t'encourage dans ton sommeil : vis et fleuris !

SPECTRE DE CLARENCE

À Richmond.

SPECTRE DE CLARENCE

— Toi, rejeton de la maison de Lancastre, — les héritiers d'York outragés,
prient pour toi ; — que les bons anges gardent ta bataille ! Vis et fleuris ! 2445

SPECTRE DE RIVERS

— Que je pèse demain sur ton âme, — moi, Rivers, qui mourus à Pom-
fret ! Désespère et meurs !

SPECTRE DE GREY

— Pense à Grey, et que ton âme désespère !

SPECTRE DE VAUGHAN

— Pense à Vaughan ; et que, sous le poids du remords, — ta lance tombe
de tes mains ! Désespère et meurs ! 2450

TROIS SPECTRES

— Réveille-toi, et pense que nos malheurs, attachés au cœur de Richard,
— le vaincront : éveille-toi et gagne la journée !

SPECTRE DE HASTINGS

— Homme de sang et de crime, aie le réveil du criminel, — et finis tes
jours dans une bataille sanglante ! — Pense à lord Hastings ; et déses-
père et meurs ! 2455

SPECTRE DE HASTINGS

À Richmond.

SPECTRE DE HASTINGS

— Âme calme et sans trouble, éveille-toi ! éveille-toi ! — Aux armes !
combats et triomphe pour le salut de l'Angleterre !

DEUX SPECTRES

À Richmond.

2460

DEUX SPECTRES

— Dors, Richmond, dors en paix et réveille-toi en joie ; — que les bons anges te gardent des atteintes du sanglier, — vis et enfante une heureuse race de rois ; — les malheureux fils d'Édouard te disent : Sois florissant !

DEUX SPECTRES

Le spectre de la reine Anne se dresse.

SPECTRE DE LA REINE ANNE

— Richard, ta femme, cette misérable Anne, ta femme, — qui n'a jamais ²⁴⁶⁵ dormi une heure tranquille avec toi, — vient maintenant remplir ton sommeil d'agitations. — Demain, dans la bataille, pense à moi, — et que ton épée tombe émoussée ; désespère et meurs !

SPECTRE DE LA REINE ANNE

À Richmond.

SPECTRE DE LA REINE ANNE

— Toi, âme paisible, dors d'un sommeil paisible ; — rêve de succès et ²⁴⁷⁰ d'heureuse victoire ; — la femme de ton ennemi prie pour toi.

SPECTRE DE LA REINE ANNE

Le spectre de Buckingham se lève.

SPECTRE DE BUCKINGHAM

— J'ai été le premier à te pousser vers la couronne ; — le dernier j'ai subi ta tyrannie. — Oh ! dans la bataille, pense à Buckingham, — et meurs dans la terreur de ton crime. — Rêve, rêve d'actions sanglantes et de ²⁴⁷⁵

meurtre ! — Puisses-tu défailir dans le désespoir, et, désespéré, rendre le souffle !

SPECTRE DE BUCKINGHAM

À Richmond.

SPECTRE DE BUCKINGHAM

— Je suis mort pour avoir désiré, sans avoir pu, te secourir. — Mais prends courage, et ne te laisse pas alarmer : — Dieu et les bons anges combattent pour Richmond, — et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil. 2480

SPECTRE DE BUCKINGHAM

Les spectres s'évanouissent. Richard s'éveille en sursaut.

RICHARD

— Qu'on me donne un autre cheval !... Qu'on bande mes blessures ! — Aie pitié, Jésus !... Doucement... ce n'était qu'un rêve. — Ô lâche conscience, comme tu me tourmentes ! — Ces lumières brûlent bleu... 2485
C'est maintenant le moment funèbre de la nuit : — des gouttes de sueur froide se figent sur ma chair tremblante. — Comment ! est-ce que j'ai peur de moi-même ? Il n'y a que moi ici ! — Richard aime Richard, et je suis bien moi. — Est-ce qu'il y a un assassin ici ? Non... Si, moi ! — Alors fuyons... 2490
Quoi ! me fuir moi-même ?... Bonne raison : Pourquoi ? — De peur que je ne châtie moi-même... qui ? moi-même ! — Bah ! je m'aime, moi !... Pourquoi ? pour un peu de bien — que je me suis fait à moi-même ? — Oh non ! hélas ! je m'exécrerais bien plutôt moi-même — pour les exécrables actions commises par moi-même. — Je suis un scélérat... 2495
Mais non, je mens, je n'en suis pas un. — Imbécile, parle donc bien de toi-même... Imbécile, ne te flatte pas. — Ma conscience a mille langues, — et chaque langue raconte une histoire, — et chaque histoire

me condamne comme scélérat. — Le parjure, le parjure, au plus haut degré, — le meurtre, le meurtre cruel, au plus atroce degré, — tous les crimes, poussés au suprême degré, — se pressent à la barre criant tous : Coupable ! coupable ! — Ah ! je désespérerai. Pas une créature ne m'aime ! — et, si je meurs, pas une âme n'aura de pitié pour moi !... — Et pourquoi en aurait-on, puisque moi-même — je ne trouve pas en moi-même de pitié pour moi-même ? — Il m'a semblé que les âmes de tous ceux que j'ai assassinés — venaient à ma tente, et que chacune provoquait — la vengeance de demain sur la tête de Richard ! —

RATCLIFF

Milord !

RICHARD

Qui est là ?

RATCLIFF

— Ratcliff, milord : c'est moi. Le coq matinal du village — a déjà fait deux saluts à l'aurore. — Vos amis sont debout, et bouclent leur armure.

RICHARD

— Ô Ratcliff, j'ai rêvé un rêve effrayant. — Crois-tu que nos amis seront tous fidèles ?

RATCLIFF

— Sans doute, milord.

RICHARD

Ratcliff, je crains, je crains...

RATCLIFF

— Voyons, mon bon seigneur, n'ayez pas peur des ombres.

RICHARD

— Par l'apôtre Paul, les ombres, cette nuit, — ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard — que ne le ferait la substance de dix mille soldats, — armés à l'épreuve et conduits par ce niais de Richmond. — Il n'est pas encore jour ; allons, viens avec moi : — je vais faire le métier d'écouteur autour de nos tentes, — pour apprendre s'il en est qui pensent à m'abandonner.

2520

RICHARD

Richard et Ratcliff sortent.

LORDS

— Bonjour, Richmond.

RICHMOND

— Pardon, milords, pardon, vigilants gentilshommes, — pour le paresseux que vous surprenez ici.

2525

LORDS

— Avez-vous dormi, milord ?

RICHMOND

— J'ai eu depuis votre départ, milords, — le plus doux sommeil et les rêves les plus favorables — qui soient jamais entrés dans une tête somnolente. — Il m'a semblé que les âmes de ceux dont Richard a tué le corps, — venaient à ma tente et criaient : En avant ! victoire ! — Je vous

2530

assure que mon cœur est tout joyeux — du souvenir d'un si beau rêve.
— À quel point de la matinée sommes-nous, milords ?

LORDS

— Vers le coup de quatre heures.

RICHMOND

— Alors, il est temps de prendre les armes et de donner les ordres.

2535

RICHMOND

Il s'avance vers les troupes.

RICHMOND

Ils sortent.

RICHARD

— Que disait Northumberland au sujet de Richmond ?

RATCLIFF

— Qu'il n'a jamais été exercé au métier des armes.

RICHARD

— Il disait la vérité ; et qu'ajoutait Surrey ?

2540

RATCLIFF

— Il souriait, et disait que c'était tant mieux pour nous.

RICHARD

— Il avait raison : cela est fort juste.

RICHARD

L'horloge sonne.

RICHARD

— Quelle heure est-ce là ?... Qu'on me donne un calendrier ! — Qui a vu le soleil aujourd'hui ?

2545

RATCLIFF

Je ne l'ai pas vu, milord.

RICHARD

— C'est qu'alors il dédaigne de luire : car, d'après le livre, — il devrait éblouir l'orient depuis une heure ; — ce sera un jour sombre pour quelqu'un ! — Ratcliff !

RICHARD

La pluie tombe.

2550

RATCLIFF

Milord ?

RICHARD

Le soleil ne veut pas être vu aujourd'hui : — le ciel se rembrunit et pleure sur notre armée ; — je voudrais que ces larmes ne fussent qu'une rosée sortie de la terre. — Pas de soleil aujourd'hui ! Eh bien, que

m'importe à moi — plus qu'à Richmond ? Le même ciel, — qui se rem- 2555
brunit pour moi, lui fait aussi triste mine.

NORFOLK

— Aux armes, aux armes, milord ! l'ennemi se pavane dans la plaine.

NORFOLK

— Bon plan, belliqueux souverain. — J'ai trouvé ceci ce matin à l'entrée
de ma tente.

NORFOLK

Il donne à Richard un papier. 2560

RICHARD

Roulement de tambour.

RICHARD

Écoutez ; j'entends leurs tambours. — Au combat, gentilshommes
d'Angleterre ! Au combat, milice hardie ! — Tirez, archers, tirez vos
flèches à la tête ; — éperonnez ferme vos fiers chevaux, et chargez dans
le sang. — Éblouissez le firmament des éclats de vos lances ! 2565

COURRIER

— Que dit lord Stanley ? va-t-il amener ses forces ?

COURRIER

— Milord, il refuse de venir.

RICHARD

— À bas la tête de son fils George !

NORFOLK

— Milord, l'ennemi a passé le marais. — Ne faites mourir George Stanley qu'après la bataille.

2570

RICHARD

— Mille cœurs se dilatent dans ma poitrine. — En avant nos étendards ! sus à l'ennemi ! — Que notre ancien cri de vaillance : Beau saint George ! — nous inspire la rage des dragons de flamme ! — à l'ennemi ! La victoire plane sur nos cimiers.

RICHARD

Ils sortent.

2575

RICHARD

‌

SCÈNE XXIII

(Le champ de bataille.)

CATESBY

— Au secours, milord de Norfolk, au secours, au secours ! — Le roi a fait plus de prodiges qu'un homme : — il a tenu tête à tous les dangers ! — Son cheval est tué, et lui, à pied, combat toujours, — cherchant Richmond à la gorge de la mort. — Du secours, noble lord, ou la journée est perdue !

2580

CATESBY

Alarme.

RICHARD

— Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval !

CATESBY

— Retirez-vous, milord, je vous aurai un cheval.

RICHARD

— Maraudeur ! j'ai mis ma vie sur un coup de dé, — et je veux en supporter²⁵⁸⁵
la chance. — Je crois qu'il y a six Richmond sur le champ de bataille. —
J'en ai tué cinq pour un aujourd'hui. — Un cheval ! un cheval ! mon
royaume pour un cheval !

RICHARD

Ils sortent.

RICHMOND

— Dieu et vos armes soient loués, victorieux amis ! — La journée est à²⁵⁹⁰
nous ; le chien sanglant est mort.

STANLEY

— Courageux Richmond, tu t'es bien acquitté. — Tiens, prends cette
couronne, trop longtemps usurpée : — c'est du front mort de ce sanglant
misérable — que je l'ai arrachée, afin d'en parer ta tête ; — porte-la,
jouis-en et fais-la valoir !

²⁵⁹⁵

RICHMOND

— Grand Dieu du ciel, dis amen à tout ceci ! — Mais, dites-moi d’abord, le jeune George Stanley est-il vivant ?

STANLEY

— Oui, milord, et en sûreté dans la ville de Leicester, — où, si bon vous semble, nous pouvons nous retirer à présent.

RICHMOND

— Quels hommes de nom ont péri des deux côtés ?

2600

STANLEY

— John, duc de Norfolk, Walter lord Ferrers, — sir Robert Brakenbury, et sir William Brandon.

RICHMOND

Ils sortent.

FIN DE RICHARD III

•